SIXIÈME ANNÉE. — N° 125 15 MARS 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

Réponse au R. P. Hilaire de Barenton

Vous avez lu l'article que le R. P. Hilaire de Barenton, l'auteur de ce remarquable ouvrage, « La France catholique en Orient », a publié sur l'*Echo du Merveilleux* dans la *Revue des Etudes franciscaines*, et que nous avons tenu à reproduire dans notre dernier numéro.

Cet article était très aimable, voire même très paternel dans la forme. Il était injuste dans le fond. Il contenait un certain nombre de reproches que nous avons conscience de n'avoir pas mérités. On comprendra qu'étant donné le caractère du critique qui les a formulés, nous ayons souci de nous en expliquer...

Ces griefs, en somme, se résument à ceci : « Nous avons tort de mettre sous les yeux du public la vérité et l'erreur; nous risquons ainsi de jeter le trouble dans les âmes non préparées; la neutralité scolaire est une chimère, la neutralité dans les questions de philosophie surtout, est un contresens. Il faudrait que nous eussions le courage d'adopter pour maxime la parole ancienne : « *Amicus Plato sed magis amica veritas.* »

J'avoue que j'ai été quelque peu surpris de trouver sous la plume réfléchie du R. P. H. de Barenton, cette accusation sans fondement et ce conseil à côté.

Le reproche de faire une place égale au bon grain et à l'ivraie et d'être ainsi un danger pour la foi de nos lecteurs, c'est l'éternel moyen dont se servent nos adversaires pour entraver nos efforts et dénaturer nos intentions.

Il est à notre œuvre modeste à peu près ce qu'est à l'œuvre immense de Drumont, l'accusation de ressusciter les guerres de religion. Il n'est pas plus vrai.

Mais ce qui me surprend le plus, dans l'article du R. P. Hilaire de Barenton, ce n'est pas qu'il ait repris pour son compte cette accusation *injustifiée* — je me propose de le démontrer une fois de plus — c'est qu'ayant lu l'*Echo du Merveilleux* avec le soin minutieux que témoigne son article, il n'ait pas cru devoir faire la moindre allusion aux arguments que, si souvent, nous avons opposés à la thèse qu'il a faite sienne.

J'aurais compris qu'il combattît ces arguments. Je me serais incliné ou j'aurais répliqué, suivant le cas. Mais non! Avec une bonne foi, d'ailleurs absolue, et grâce à un effet d'optique étrange et déconcertant par sa continuité, mon vénérable contradicteur n'a rien vu, dans notre recueil, de ce qui pouvait infirmer son idée préconçue et a été ébloui de tout ce qui semblait la confirmer.

Si le bandeau du parti pris n'avait pas recouvert les yeux du Révérend Père, il aurait tout d'abord reconnu que la vérité et l'erreur ne trouvent pas chez nous également droit de cité.

Notre méthode est bien simple. Elle consiste — que de fois l'avons-nous répété! — à exposer des faits et, ces faits exposés, à rechercher, parmi les doctrines qui prétendent les expliquer, celle qui les explique le mieux. Il s'ensuit que nous devons, à propos de chaque phénomène ou de chaque groupe

de phénomènes important qui nous est signalé, résumer et comparer des théories dont quelques-unes, nous sommes les premiers à le reconnaître, ne s'accordent point avec les enseignements de l'Eglise.

Mais nous faire un grief de cette façon d'agir, ce serait faire un grief au professeur de philosophie d'analyser et de discuter tous les principaux systèmes connus, avant de faire prévaloir celui qu'il croit le meilleur.

« Que penserait-on, s'écrie un peu triomphant le R. P. de Barenton, d'un citoyen qui prêterait ses armes, avec une égale indifférence, tantôt aux soldats qui défendent sa patrie, tantôt aux troupes ennemies acharnées à sa perte ? »

C'est vraiment le cas de dire que comparaison n'est pas raison. Notre revue n'est pas une arme que nous prêtons indifféremment à des champions de doctrines adverses, en laissant au hasard le soin de décider à qui revient la victoire. Elle ressemble plutôt à une sorte de tribunal à la barre duquel des plaideurs de causes différentes viennent défendre leurs idées respectives, mais entre lesquels intervient toujours un jugement déterminant de quel côté est le bon droit.

J'accorde que ce jugement n'est jamais rédigé dans une forme sentencieuse, rigide et rebutante ; mais, si courtoise que soit la manière de dire ce que nous pensons, elle n'en est pas moins, je suppose, aussi sincère que précise...

« La neutralité dans les questions de philosophie, dit encore le R. P. de Barenton, est un contre-sens. » Soit ! mais encore faut-il s'entendre sur la signification des mots.

Le R. P. de Barenton confond, une ligne plus bas, *neutralité* et *libéralisme*. Ce sont là deux choses très distinctes.

La neutralité, c'est cet état d'âme pyrrhonien qui consiste à considérer toutes les doctrines avec une égale indifférence (ou un égal intérêt, ce qui revient au même), et à n'en préférer aucune.

Le libéralisme, c'est, au contraire, cette disposition de notre esprit qui, tout en laissant à chacun le droit de défendre ses idées, nous permet de rester fermement attaché aux nôtres et de nous efforcer honnêtement de les faire triompher.

Nous sommes, dans les questions de philosophie, ce que nous serions dans les questions de politique, non des *neutres*, mais des *libéraux*.

Et nous en avons donné, à un certain point de vue, une preuve nouvelle au R. P. de Barenton lui-même, puisque, si nous avons trouvé tout naturel de reproduire dans l'*Echo du Merveilleux* l'opinion qu'il avait sur nous, nous essayons aujourd'hui de lui démontrer respectueusement que cette opinion n'est pas fondée.

Que si, au surplus, le reproche de faire la part trop belle à l'erreur, nous l'avions mérité, nous ne l'aurions mérité qu'à demi. A qui la faute si, par hasard, le poison des fausses doctrines s'est glissé, sans que nous ayons immédiatement placé l'antidote à côté, dans les études que nous publions ? Je le dis sans le moindre ambage, la faute en est à vous, mon Révérend Père — et quand je dis à vous, je veux dire à tous ceux qui, comme vous, ont des lumières spéciales et refusent de nous en faire profiter.

Quand, sur un fait donné, nous sollicitons les avis de chacun, avez-vous jamais la pensée, pour que nous le mettions sous les yeux de nos lecteurs, de nous envoyer le vôtre ? Non, jamais. Pourquoi ne faites-vous pas ce que font les spirites, les occultistes, les simples curieux à qui une hypothèse est venue à l'esprit et qui nous envoient si volontiers le récit des phénomènes dont ils ont été témoins et leurs appréciations ?

Pourquoi ? Je m'en vais vous le dire.

Vous ne nous écrivez pas parce que vous craignez — allons, avouez-le ! — la mauvaise compagnie et que vous préférez, si l'idée d'un article vous est venue, envoyer cet article à une revue strictement religieuse.

Eh ! bien, je vous le demande, à qui et à quoi cela peut-il servir ?

Votre prose n'a été lue que par des catholiques, convertis d'avance à vos doctrines, et, si elle les a intéressés, elle ne leur a rien appris. Le rôle d'apôtre s'est bien modifié à travers les siècles, s'il ne consiste plus aujourd'hui qu'à prêcher ceux qui pensent comme nous.

Quel service plus grand on peut rendre en allant prêcher les infidèles eux-mêmes et leur montrer que les propres faits dont ils prétendent étayer leurs

croyances, sont ceux qui justifient le plus complètement les nôtres!

C'est ce qu'a tenté, dans le domaine social et économique, un grand homme de bien, un religieux de votre ordre, le R. P. Ludovic de Besse. Il s'est dit qu'aller commenter les préceptes de l'Evangile dans les associations catholiques, c'était évidemment très bien; mais il a pensé que ce serait assurément beaucoup mieux de parvenir à les faire mettre en pratique dans les sociétés similaires laïques.

Même si elles ne réussissent pas, de telles tentatives n'ont qu'un insuccès apparent. Dans les milieux des pires sourds, il en est toujours un qui l'est moins que les autres, et qui saisit quelques bribes de ce que l'on dit. La bonne graine ne se perd pas. Elle lève tôt ou tard.

Toute proportion gardée, nous faisons un peu, dans notre sphère, ce qu'a voulu faire le R. P. Ludovic dans celle où il a dirigé ses efforts.

J'entends bien. Il y a une autre face de la question. Et le R. P. de Barenton de me dire : « Le P. Ludovic allait chez les incrédules, mais il n'amenait pas les incrédules chez lui. Si votre revue ne s'adressait qu'à des incrédules, votre raisonnement serait vrai. Mais elle est lue aussi par les catholiques, par une majorité de catholiques, et, en leur faisant connaître certaines conceptions philosophiques, vous risquez de jeter le trouble dans leur foi. »

Cela n'est pas sérieux. Ce qui peut donner la foi à un incrédule ne peut enlever la foi à un croyant. Et, de fait, de touchantes lettres nous en ont apporté la preuve, notre méthode, que nous avons appelée le « Catholicisme Expérimental », a parfois rendu la foi à des âmes qui l'avaient perdue, l'a raffermie chez d'autres où elle était chancelante — et j'en suis encore à découvrir le catholique sincère à qui la lecture de l'*Echo* aurait pu enlever une parcelle de ses convictions.

Il ne faut pas, quand on accuse, se payer de suppositions. Il faut donner des preuves. Or, la preuve que nous avons fait du mal, je crains bien que le R. P. de Barenton ne puisse jamais la fournir, tandis que je tiens à sa disposition la preuve contraire, à savoir que nous avons fait parfois quelque bien...

Cette petite querelle, au reste, ne nous empêche pas d'être reconnaissant au bon et savant religieux du bel et substantiel article qu'il nous a consacré et qui, dans son ensemble, nous fait si grand honneur. Mais, que voulez-vous? nous nous sentions méconnus sur un point qui nous est particulièrement sensible... Nous n'avons pu nous empêcher de protester.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *L'Ensorcelé de Gy.*

Un de nos amis veut bien nous communiquer la relation inédite d'événements fort singuliers qui se sont produits au lieu dit le Bois-Simon, commune de Gy, en Loir-et-Cher. Il tient le détail de ces faits du témoin le plus éclairé et le plus digne de foi ; nous ne faisons qu'abréger un peu ce détail.

— Un dimanche d'octobre 1886, vers sept heures du soir, un homme de petite taille, d'aspect rude et même un peu sauvage, se présentait, tout ému, au presbytère de Gy. C'était un brave paysan du nom de Lévêque. Le curé étant absent, Lévêque raconta ses malheurs à la vénérable mère de cet ecclésiastique : il était ensorcelé, le diable logeait dans sa maison et lui jouait les pires tours. Il suppliait son curé de venir à son aide.

Ce récit ne parut pas très sérieux au curé de Gy. Peut-être pensa-t-il que la dive bouteille dominicale était pour quelque chose dans l'exaltation de son paroissien. Mais, le mardi, l'homme revenait : — « Monsieur le curé, s'écria-t-il, je suis perdu, perdu ! » Et il raconta tout au prêtre, d'abord peu crédule, puis intéressé et ému.

Cela avait commencé par le chevreau, un chevreau noir que lui avait donné son frère en remboursement de quelque argent prêté. N'ayant qu'une écurie où se trouvaient déjà un cheval, des vaches et des lapins, il y fit au chevreau un petit *renfroumi* (1) pour que l'animal pût *guimberter* (2) sans danger d'être blessé par les autres bêtes. Par surcroît de précautions, il l'attache avec une corde solide et sort, *en fermant la porte de l'écurie*. A peine eut-il fait dix pas qu'il voit le biquet sauter autour de lui : le petit animal avait rompu la corde et était sorti (comment ?) de l'écurie.

Lévêque prend du chanvre, en fait une corde à trois brins, plus grosse que le pouce, ramène le che-

(1) Mot solognot qui veut dire petit coin fermé, entouré.
(2) Gambader.

vreau à son « renfroumi » et le rattache avec cette grosse corde. Il sort *en fermant à clef la porte* (unique issue de l'écurie) ; à peine avait-il fait vingt pas qu'il voit le « biquiou guimberter » devant lui. C'était fort ; pourtant l'homme ne s'effraye pas encore. Il prend du fil de fer, le tresse, en forme un collier et en fait une attache, persuadé que le chevreau ne romprait pas celle-là. Pour la troisième fois, il ferme la porte de l'écurie. Mais avant qu'il eût regagné sa maison, le petit animal diabolique l'avait rejoint et semblait le narguer.

Cette fois l'homme eut peur.

Voici maintenant l'histoire des dindons telle que l'a racontée Lévêque lui-même.

« Ma femme avait élevé des dindes ; ils étaient déjà tout alouettés (élevés) ; nous les donnons à garder à notre petite fille âgée de cinq ans ; il n'y avait pas une demi-heure que la pocque (petite) était partie, qu'elle revint en pleurant, disant : « Mes dindes sont partis, je suis t'y malheureuse ! — Ne dis rien, nous allons faire en sorte que, demain, ils ne t'échappent pas ! — Je fis des entraves avec du chanvre, leur laissant la latitude de faire un demi-pas. Quelques instants encore, et l'enfant rentre désolée. Tous ses dindes, huit ou neuf, y compris la mère, s'étaient envolés dans les bois de M. de Beaucorps. Pendant sept à huit jours, nous avons fait la même chose et toujours l'enfant revenait seule.

Voici ce qui se passait : La mère dinde se couchait à terre, une autre, montant sur le dos de la mère, s'y couchait ; une troisième montait encore de même sur la deuxième, et alors la mère se dégageait et prenait son vol vers le bois ; *ses entraves restaient là*. — Une quatrième montait sur la troisième devenue deuxième, tandis que celle de dessous partait comme la mère en laissant ses entraves, et ainsi de suite jusqu'à la dernière. Las de les entraver, nous les avons laissés libres, si bien qu'ils venaient quelquefois, mais rarement, à la maison ; aussi je vous assure qu'ils ne sont pas gras. »

Autres persécutions :

Un mercredi, je garnis mon cheval pour aller à Romorantin ; qu'est-ce que je vois ? Ma voiture, une grosse voiture me servant de carriole et de voiture de charge, ma voiture était d'aplomb sur ses chambrières ; toutes les auges étaient en équilibre sur les ridelles et sur les timons, ainsi que de grosses pierres qui, d'ordinaire, traînaient dans la cour. J'enlève le tout et je pars. A quelque temps de là, j'avais fait une loge pour mettre mes charrues à l'abri ; comme appui principal, je m'étais servi de deux arbres et au moyen de potfourches (morceaux de bois se terminant en fourche), j'avais établi des chevrons que j'avais recouverts de litière. Il est bon de vous dire que les potfourches étaient piqués en terre à un mètre de profondeur. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'avais fini, je piochais à cinquante mètres environ, quand j'entends un bruit ; je me retourne, la loge avait disparu : les potfourches, arrachés, étaient à quinze mètres de là.

Tous les soirs, je faisais la litière de mes animaux ; chaque matin, il n'y avait plus un brin de paille sous eux ; le tout était dans les auges, les rateliers, sur les coffres ; j'ai pris cependant la précaution, pendant des semaines, d'enlever pelles, fourches, je *fermais* soigneusement *à clef* l'écurie, rien n'y faisait ; le fumier était partout, excepté à sa place.

Un matin, ma femme étant occupée, je vais donner à manger aux lapins. Je ne trouve rien dans leur tet (toit). — Où as-tu donc mis les lapins ?

— Les lapins, répondit ma femme, je ne les ai pas déplacés, ils auront fait un terrier.

Impossible, le sol est pavé.

Enfin, j'y vais une seconde fois ; ils avaient disparu. — Je sors furieux ; au reste, je ne décolérais pas. A peine dehors, j'entends du bruit sur le toit ; je regarde et je vois tous les lapins sur la maison. Vite, je vais à la sapinière, qui est à peine à cent mètres, je coupe un sapin, fais un trou à l'extrémité, y passe une cheville et à moi *tint bon*, je fais dégringoler les lapins. »

Nous les reprenons, nous les remettons à leur place avec une grosse pierre sur le clapier ; à peine sortis et malgré la porte close, les lapins couraient sur la maison. Pendant huit jours je fis la même chose, sans pouvoir empêcher mes lapins d'être toujours sur ma maison et sans pouvoir comprendre comment la chose se pouvait faire. La petite fille, âgée de cinq ans, prétendait qu'elle les voyait *monter à l'échelle*, mais *la tête en bas*.

Un jour, il me vint à l'idée de sortir un poinçon que je mis à la porte de l'écurie ; j'y mets les lapins, tous, je le couvre de planches, j'accule dessus ma grosse voiture ; je la fixe sur le tout au moyen de la chambrière de devant ; je ne me contente pas de cela : j'avise une grosse pierre et, avec le secours de ma femme, je la pose sur la voiture au-dessus du poinçon et je dis à ma femme : « C'est bien le diable s'ils sortent de là ! »

Ah ! bien oui ; j'avais à peine tourné les talons, que j'entends du bruit ; je me retourne, ma voiture était à vingt mètres et roulait encore et les lapins étaient sur la maison !

Ce n'est pas le tout, Monsieur le curé, voilà que ça découvre ma maison, sur mes toits à porcs, ça m'enlève deux tuiles par ci, deux tuiles par là, cinq d'un côté, six ou sept de l'autre ; je les trouve posées à terre, toutes à la file, de manière à se toucher, jamais une de cassée !

Une fois, dix fois, je les reprenais et les remettais en place.

Un jour, il me vint à l'idée de prendre de la salive sur mon pouce et de faire un signe de croix sur les tuiles ; quelques instants après les tuiles étaient à terre, huit étaient cassées.

Le curé de Gy promit à son malheureux paroissien d'aller lui porter les secours de la religion. Il s'y rendit en effet peu de jours après. Levêque, sa femme et ses enfants (terrifiés par de récents déplacements d'objets sous leurs yeux) attendaient le prêtre à un kilomètre de la maison. Voici comment les choses se passèrent, d'après ce qu'en a raconté M. le curé de Gy :

A 100 mètres avant d'arriver jusqu'à eux je ne marchais plus sur le sable ou la pelouse, mais je foulais un tapis de paille, brisée, tordue, enlacée d'une façon particulière ; dans cette tapisserie il n'y avait pas beaucoup d'art, c'était plutôt le désordre, mais un désordre que personne n'aurait pu faire ; à gauche, à droite, les bottes de paille jetées à

50, 60 et même 80 mètres ; si bien que quelques-unes seulement étaient restées en place.

En franchissant le passage qui se trouve entre la grange et les toits à porcs, je trouve le chemin barré par une traînée de tuiles qui pouvait mesurer de 5 à 6 mètres ; du sommet de la première ligne une seconde descendant comme la seconde ligne d'un triangle, mais moins longue, si bien que le triangle, parfaitement accusé dans son sommet, n'était pas achevé. Le tout mêlé de paille d'une façon bizarre.

Je pénétrai dans la maison, non sans peine ; après avoir franchi le seuil de la porte il eût été difficile de faire le tour de la chambre, tant il y avait encombrement. Les assiettes, les plats, les bouteilles, les soupières, les cadres, tout était là. En fait d'objets restés en place, il n'y avait que le Christ et l'image de la Sainte Vierge qui touchait la croix (Le Christ avait été béni).

Après avoir fait déblayer la chambre, je me mis en devoir de bénir cette vieille maison ; je donnai la bénédiction *Pro domo entra tempus pascale* et celle dite *Benedictio loci*. J'aspergeai avec l'eau sainte l'intérieur, l'extérieur des locaux, les toits et la cour, puis je pris congé de mes braves gens.

Au sortir de la maison il me sembla que mon chien, que j'avais complètement oublié, ne m'avait pas suivi jusqu'à la maison et était demeuré couché à 25 mètres environ.

Or, le dimanche, me rendant à l'église, j'aperçus le brave Lévêque qui venait à moi ; à dix mètres et avant toute autre parole il me dit: « Rien n'a bougé !! » Son sourire de satisfaction contrastait avec sa figure si malheureuse des jours passés.

En interrogeant Lévêque, M. le curé de Gy apprit que ce pauvre homme, conseillé par un parent, était allé consulter une « somnambule » à Bourges, à propos de bestiaux malades. Cette somnambule était bien (ou plutôt fâcheusement) connue dans le pays. Elle conseilla au paysan de mettre de l'eau bénite et du buis bénit dans l'auge de ses porcs malades. Il paya cinq francs cette belle consultation. La « somnambule » accepta cette faible somme mais le menaça de sérieux désagréments, s'il ne lui apportait pas 400 francs avant quatre ans !

Ce fut, en effet, quatre ans après, jour pour jour, que commencèrent de se produire les faits étranges que nous avons rapportés. Ils durèrent près de *six mois*. Lévêque ne croyait à rien de diabolique : il accusait sa femme ou ses voisins de lui jouer ces mauvais tours ; et les voisins attribuaient tout à Lévêque lui-même. Le pauvre homme, désespéré, se préparait à vendre son petit bien et à quitter le pays, lorsque l'intervention religieuse vint pacifier la maison hantée. Petit détail singulier : le chien du curé, qui s'était arrêté au seuil de la maison et n'avait pas voulu approcher, y pénétra joyeusement lors d'une visite suivante, et il y trouva le chien de Lévêque lui-même, lequel avait déserté le logis pendant ces six mois, mais y était reparu le lendemain de l'exorcisme.

George Malet.

LES VOYANTES ET LES ÉLECTIONS

(*Suite*)

CHEZ MADAME LAY-FONVIELLE

Au cours d'une visite que je fis au mois de décembre dernier à la voyante de la place Saint-Georges afin de lui demander ses prédictions pour l'année 1902, j'avais posé à « l'esprit Julia » qui *s'incarne* en Mme Lay-Fonvielle quelques questions sur les événements politiques qui allaient se dérouler. Et je me souviens fort bien de la réponse typique de « Julia » :

— « Toutes ces choses-là, vois-tu, ce sont des « bêtises », la plupart du temps, aussi je ne tiens guère à m'en occuper. »

Malgré cet enthousiasme très relatif sur cette question spéciale, je suis retourné chez Mme Lay-Fonvielle :

— « Je viens, dis-je à « Julia », te prier de vouloir bien me donner quelques renseignements sur les prochaines élections législatives. »

— « Ah ! tu t'occupes donc toujours de ces « bêtises-là ?... Enfin je ne veux pas te faire de peine et je vais satisfaire ta curiosité. D'abord, tu comprends, il n'y aura pas de grands, grands changements. Beaucoup d'hommes actuellement au Parlement y rentreront, tu sais. Mais j'en vois d'autres, des nouveaux, des fiers, jeunes principalement, qui représenteront un parti récent, mais qui a déjà une grosse victoire à son actif. »

— « Tu veux parler, sans doute, du parti nationaliste ? »

— « Oui, tu as raison. Il remportera un succès partiel aux prochaines élections, mais, en 1903, je le vois puissant, plus puissant que tout, tu sais : le Maître du Pouvoir. »

— « Mais il y aura donc de nouvelles élections en 1903 ? »

— « Oui, et elles seront le triomphe des idées catholiques, et... comment dis-tu cela... li... libérables... non, libérales. La Chambre qui va être nommée dans deux mois ne pourra pas gouverner, tu comprends, car il n'y aura que deux grands partis disposant d'un nombre de voix à peu près identique. Alors elle sera dissoute et c'est pourquoi je vois de nouvelles élections l'année prochaine. »

— « Le ministère Waldeck-Rousseau sera-t il encore au pouvoir à la rentrée des Chambres ? »

— « Non, il sera renversé sûrement, et ne reviendra jamais plus, tu sais. »

— « Et le président de la République ? »

— « Ah le « petit bonhomme » ! Oh ! il n'en a plus pour longtemps à l'Élysée ! Il se prépare quelque chose, tu sais, qui éclatera bientôt... mais après les élections. Des hommes, de grands hommes travaillent avec le peuple. Je les vois triomphants. »

— « Somme toute, c'est un changement de régime que tu m'annonces ? »

— « Oui, pour 1903, mais je ne peux te dire les noms de ceux qui viendront. Je pourrais leur nuire, tu comprends. »

— « Et les proscrits, les vois-tu bientôt de retour en France ? »

— « Oui, bientôt. Quelques jours seulement après les élections. Le « grand Paul » sera bien content car le peuple le portera en triomphe... Mais je crois que je t'en ai raconté des « bêtises » ! Tu dois être satisfait. Je n'ai plus rien à te dire là-dessus. Je te quitte. Au revoir... »

Telles sont, reproduites de façon tout à fait impartiale et aussi exacte que possible, les prédictions de « Julia » sur les élections. Nous n'avons pour l'instant qu'un devoir : les enregistrer avec curiosité.

CHEZ MADAME KAVILLE

Notre enquête sur les prédictions au sujet des élections législatives prochaines serait incomplète si, nous occupant seulement des voyantes, nous laissions de côté les cartomanciennes — ou tout au moins les plus réputées parmi celles-ci. J'ai voulu savoir ce que les cartes nous annonçaient de bon ou de mauvais et ma première visite a tout naturellement été pour Mme Kaville, dont l'*Echo du Merveilleux* a tant de fois enregistré les intéressantes prévisions.

J'ai d'abord posé quelques questions sur certains hommes actuellement au pouvoir. Ce n'est pas tout à fait le sujet, mais cela s'y rattache.

M. Emile Loubet. — Rien de marquant dans sa vie. Désespérante moyenne de bon et de mauvais. Très ennuyé d'être obligé d'aller en Russie où il sera reçu pourtant très chaleureusement et surtout très sincèrement. Il ira jusqu'au bout de son septennat, mais ne sera pas réélu.

M. Paul Deschanel. — Très intelligent, mais se croit un génie méconnu. Homme un peu fat, par conséquent. De la séduction dans toute sa vie (Jupiter qui se déguise en taureau pour enlever Europe. — Pâris enlevant Hélène). N'arrivera jamais président de la République. Il est à son apogée et ira maintenant *decrescendo*. Position à l'étranger, plus tard.

M. Waldeck-Rousseau. — Un malade, un ennuyé. Supérieurement intelligent. Brouille retentissante avec un de ses amis. Mais il a le signe de la victoire, du succès indéniable. (Hercule terrassant le lion de Némée ; Jason s'emparant de la Toison d'Or.)

M. Millerand. — Rusé ; même déloyal. Influences mauvaises de femmes autour de lui. Haines violentes d'anciens amis. Cette année sera mauvaise pour lui (boîte de Pandore). Il ne sera pas réélu. Mais plus tard les cartes lui sont plus favorables.

M. Brisson. — Obstacle insurmontable à sa réélection. Plus il ira, plus il baissera. Il est sur le déclin de sa puissance et rien ne peut la lui faire recouvrer. Cerveau un peu malade. Une brouille avec une femme qui lui a rendu un grand service est la cause première de ses déboires.

Interrogeant ensuite les cartes sur les élections proprement dites, voici les réponses que j'ai obtenues.

Il y aura, d'abord, un succès partiel, mais très léger seulement, pour les partis de l'opposition (Ganimède versant le nectar aux Dieux). Le gouvernement triomphera donc incomplètement, mais triomphera cependant. Ce sera une victoire éphémère, car la Chambre n'ira pas au bout de la législature. De grandes discussions sont à prévoir, un désaccord complet entre les partis au pouvoir. La Chambre sera dissoute et l'opposition sera triomphante, complètement alors (Jason s'emparant de la Toison d'Or. — Hercule et le lion de Némée). Bien mieux sa puissance sera aussi complète que possible (Jupiter montrant à Astrée la place qu'elle doit occuper au ciel). Malheureusement pour y arriver il se pourrait que du sang soit versé. Il y a un obstacle insurmontable pour un changement de régime ; du reste les cartes ont déjà dit que M. Loubet irait jusqu'au bout de son septennat.

Et pour terminer, Mme Kaville m'annonce que, *malgré* un déploiement considérable de forces policières, tout sera calme le jour des élections, à Paris.

C'est sur cette assurance que je la quitte en la remerciant de tout ce qu'elle a bien voulu me dire d'intéressant sur un sujet qui ne la passionnait guère. Mme Kaville est, en effet, une femme heureuse ; elle ne lit point les gazettes et n'apprend les événements importants que par ses cartes « qui ne mentent jamais, tandis que les journaux... » Et le sourire dans lequel elle termine sa phrase en dit long....

Nous ne lui en tiendrons pas rancune.

René Le Bon.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

LA FIN D'UNE SUPERCHERIE

ANNA ROTHE

Le 3 Mars dernier, le pseudo-médium Anna Rothe et son impresario Max Jentsch ont été arrêtés à Berlin et conduits au dépôt du 2e tribunal de 1re instance de Moabit. D'après une note parue dans le *Temps*, la justice aurait déjà reçu plus de cent cinquante plaintes.

Il sied à chacun d'avoir le triomphe modeste. Lorsqu'il y a quelques mois l'*Echo du Merveilleux* publia un article intitulé : *Un faux médium démasqué, Anna Rothe*, ce fut contre son auteur une levée de boucliers, et une collection de lettres indignées dont l'*Echo du Merveilleux* publia une ou deux qui ne brillaient pas précisément par la courtoisie. J'ai oublié les noms des signataires, qui doivent regretter aujourd'hui leur manque de sang-froid.

Dans cet article tant vilipendé je n'avais fait qu'analyser une brochure du Dr Eric Bohn : *L'affaire Rothe: Etude juridique et psychologique.* J'y renvoie les lecteurs de l'*Echo*.

Les preuves accumulées dans cette brochure m'avaient paru plus que suffisantes pour en déduire qu'Anna Rothe était une vulgaire escamoteuse et que ses fameux *apports* de fleurs n'étaient qu'un tour de passe-passe.

Je comprends très bien qu'il sera quelque peu mortifiant pour les crédules d'avouer leur erreur, d'autant plus que parmi ces crédules se trouvent quelques pontifes et sous-pontifes du spiritisme, qui se sont laissé fourrer dedans par Anna Rothe comme de simples profanes. Mais qu'ils se consolent. Il arrive à tout le monde de se tromper, surtout en matière d'apports.

L'arrestation d'Anna Rothe a naturellement été suivie d'une perquisition au cours de laquelle on a saisi les listes des personnes qui fréquentaient les séances de l'aventurière. Ces listes contiennent des noms appartenant à toutes les couches sociales, noms d'ouvrières, de négociants, d'employés, d'officiers supérieurs.

Voici à la suite de quels faits s'est produite son arrestation. La police surveillait depuis quelque temps déjà Mme Rothe qui, entre parenthèses, a déjà subi une condamnation comme entremetteuse. L'empereur lui-même avait donné l'ordre d'en finir avec ce charlatanisme mystico-forain où se mélangeaient d'une façon bizarre la prière et les tours de gobelet.

Anna Rothe habitait à Berlin un coquet appartement au no 6 de la Gleditsch-Strasse où elle avait déjà donné plusieurs séances.

La dernière, hélas! fut pour elle la roche tarpéienne, encore que les oies du Capitole n'y manquassent pas. Ce soir-là, deux inspecteurs de la sûreté (Kriminalkommissâre) assistaient *incognito* aux exercices de Mme Rothe. Il y avait quatorze assistants en tout. Les « esprits » avaient déjà frappé et l'on venait de faire apparaître, sur le désir d'un écrivain connu présent à la séance, le corps astral d'un de ses amis défunts.

... Tout à coup, ô sacrilège! au moment où l'apparition, après avoir remercié son ami de se souvenir de lui, lui tendait en signe de remerciement un bouquet de fleurs, le mot : Halte-là ! impérieusement prononcé par les deux inspecteurs, retentit au milieu de l'assistance consternée, comme le *Mane Thecel Pharès*, en même temps qu'elle voyait avec plus de stupeur encore les deux employés mettre la main au collet de « l'esprit. » C'était Anna Rothe!

Mais les impitoyables policiers n'avaient pas terminé leur besogne. Ayant « l'esprit », il leur fallait les apports. La scène devint intéressante. Après avoir essayé de tomber en « transe » et résisté de son mieux, Anna Rothe fut obligée de se soumettre aux investigations utiles mais indiscrètes d'une dame amenée, à cet effet, par les inspecteurs. Ce ne fut pas sans protester par des coups de pied, des coups de poing, voire de dents, et elle décocha même à la dame investigatrice une forte ruade au ventre.

Il fallut toutefois se soumettre et l'on explora les dessous. *On y trouva quinze bouquets de fleurs, trois oranges et trois citrons* superbes, paraît-il. C'étaient les apports, qu'une intervention terrestre trop brutale avait empêché « l'esprit » de distribuer.

Pendant ce temps-là, M. Jentsch, l'impresario, roulait vainement entre ses doigts désespérés son talisman : une boule de verre. Les « esprits » le laissèrent en plan, et il fut emmené au poste avec la femme et le mari de cette dernière.

D'après les listes trouvées chez Mme Rothe, on convoqua environ 150 personnes, la plupart des femmes, de la classe moyenne, de quarante à cinquante ans, en général, quelques-unes appartenant à la haute aristocratie. On a constaté, d'après leurs déclarations, que, contrairement aux affirmations de M. Jentsch, on faisait payer un prix d'entrée qui n'était pas inférieur à 5 mark (6 fr. 25) et qui allait quelquefois jusqu'à 20 mark (25 fr.).

L'enquête nous révèlera sans doute de bien curieux détails. En attendant, à ceux qui sont impatients, je recommande la lecture de l'*Allgemeine Zeitung für Chemnitz und das Erzgebirge*, Nos 52, 53, 54, 55 (1902). Ils y trouveront quatre articles de M. Eric Bohn intitulés : *Le système de protection d'Anna Rothe, le médium aux fleurs*, où il analyse les moyens employés par le

pseudo-médium pour protéger ses derrières... et ses dessous contre toute recherche indiscrète.

Je renvoie également nos lecteurs à l'*Echo du Merveilleux* (15 février 1902) où ils trouveront un article reproduit de l'*Eclair* : « Les spirites à apports devant l'Institut de psychologie ».

Le *Matin* du 11 janvier 1902 contient une interview de M. Camille Flammarion, dont je détache le passage suivant :

Tout récemment encore, nous avions ici dans notre appartement un médium, Adda-Roth, qui, en pleine lumière cette fois, faisait apparaître des fleurs ; mais n'est-ce pas là un fait commun à tous les prestidigitateurs ?... Si j'ai bon souvenir, cette Adda-Roth fut surprise achetant trivialement à une fleuriste les bouquets qu'elle prétend ensuite transmis directement par l'Au-delà. Pour la convaincre de supercherie, on fit une expérience bien simple : on pesa le médium avant la séance, puis après. La différence était exactement le poids des fleurs apparues.

Sauf l'erreur du nom de *Adda*-Roth, pour Anna Rothe, le fait rapporté par M. Camille Flammarion est incontestable et M. Flammarion ne saurait être soupçonné de parti pris.

Enfin je citerai encore : la *Wissenschaftliche Zeitschrift für Xenologie* (septembre 1901), qui a consacré un numéro de 140 pages tout entier à Anna Rothe et qui la tenait également pour une aventurière.

Je n'en ajouterai pas plus long aujourd'hui. Mais l'*Echo* tiendra ses lecteurs au courant des incidents qu'amènera l'enquête et des détails que nous apprendront les débats du procès qui fournira une contribution remarquable aux annales de la crédulité humaine.

H. VERNIER

MIRACLE ET SPIRITISME

Il a été donné, il y a quelque temps, dans l'*Echo du Merveilleux*, une définition du miracle, par laquelle il est soustrait à l'hypothèse de la suspension des lois naturelles et ramené à un état supérieur de ces mêmes lois, état voulu par Dieu qui, les ayant créées, ne doit pas les modifier. Cette distinction, fort difficile à faire, donne-t-elle une idée claire de la manifestation divine que nous appelons miracle et la possibilité de la discerner sûrement du prodigieux, de l'étonnant et de l'incompréhensible? La distinction étant de première importance, c'est une question à examiner.

La révélation est le fondement du christianisme ; or, la révélation est une suite de faits qui commence dans l'Ancien testament par la doctrine du Monothéisme au milieu du Polythéisme universel et par l'existence étrange du prophétisme qui maintient fermement cette doctrine sans le secours d'aucune philosophie.

Cette révélation aboutit à Jésus-Christ, qui la met pleinement en lumière par sa vie, par sa mort, et par la mission donnée à ses apôtres qui l'accomplissent sans moyens humains. Il y a donc là une suite ininterrompue de faits essentiellement intentionnels et voulus par une puissance supérieure dans un but nettement défini, au moment où il est atteint. Voilà le miracle, pris dans son ensemble d'abord, ensuite dans chacun des faits particuliers faisant partie de la série.

Prenons un exemple moins grandiose, mais suffisant et contemporain, tenant dans le cours d'une vie humaine.

Un jour, au milieu du siècle dernier, à Lourdes, trois petites filles ramassaient du bois sec sur le bord d'un gave quand survient un bruit de tempête, un coup de vent qui ne fait remuer aucun arbre, celui qu'entendirent les apôtres, au cénacle, le jour de la descente du Saint-Esprit.

Aussitôt l'une de ces petites filles, restée en arrière, voit dans une grotte une femme d'un aspect inconnu et resplendissant. Elle revient les jours suivants et a la même vision; elle entre en communication avec cette femme qu'elle ne connaît toujours pas ; enfin, un jour, Bernadette entend ces mots : « Je suis l'Immaculée Conception ». Mais elle n'a jamais parlé et compris que le patois du pays ; alors elle se hâte de revenir en les prononçant continuellement, afin de pouvoir les rapporter au curé. Un autre jour, il lui est dit d'écarter le sable avec ses mains dans un coin de la grotte ; elle obéit, trouve de l'eau et cette eau est la première goutte de la source qui doit guérir une multitude de maladies.

Du coup de vent de l'apparition première à la plus récente des guérisons obtenues il y a donc un enchaînement de circonstances dans un but déterminé, et c'est là le miracle. Chacun des faits énoncés, s'il était arrivé seul, serait incapable de l'établir péremptoirement : ni l'apparition, parce qu'il y a des visions et des fantômes, ni la découverte de la source, parce que le hasard avait pu mettre de l'eau en cet endroit, ni les guérisons, parce que les démons en produisent, suivant le mot célèbre de Tertullien : *dæmones lædunt, lædere desinunt, curasse videntur*. Seulement, tous ces prodiges, étayés par le mot révélateur d'Immaculée Conception, deviennent miracles pour l'esprit le plus exigeant.

Il est très permis, en effet, dans ces matières difficiles d'exiger une démonstration claire, à la condition qu'elle porte juste et qu'elle ne s'égare pas dans la pure fantaisie comme celle que Renan a voulue pour admettre le miracle. Il a commencé par exclure le genre humain de la faculté d'apprécier le fait, puis il

a demandé qu'une commission de savants fût réunie dans un local choisi, et là qu'en face d'un cadavre, bien constaté comme tel, l'homme réputé thaumaturge fût introduit et invité à opérer sur le mort. S'il parvenait à le ressusciter et s'il renouvelait plusieurs fois l'expérience, il demeurerait acquis à la science que certains hommes ont un pouvoir inconnu.

Cette définition est juste, mais un pouvoir inconnu n'est pas une opération divine, si le propre de celle-ci est, au contraire, d'être manifeste, et l'exemple est mal choisi. Ce n'était vraiment pas la peine d'introduire dans la salle de l'expérience un pareil cortège de savants. Tout le monde peut constater qu'un mort qui sent déjà mauvais comme Lazare est un cadavre, et que, si ce mort se met à se dresser sur ses pieds, à marcher et à parler, il n'est plus un mort; il est tout à fait inutile, pour l'affirmer, d'avoir passé sa vie dans les amphithéâtres et les laboratoires. Quand Lazare est sorti de son tombeau, il a contribué à fonder le Christianisme ; le mort de la constatation scientifique ne donnerait qu'un fait divers très intéressant.

Il n'y a pas, dès lors, grande importance à savoir si le fait, digne du nom de miracle, arrive par la suspension des lois naturelles ou par leur surélévation. Il y aurait beaucoup à dire sur cette donnée des lois naturelles et sur ce mot magique de nature qui a passé, pas très prudemment peut-être, de la philosophie matérialiste et de la philosophie panthéiste, où il règne légitimement, dans la théologie chrétienne où il détonne et illusionne beaucoup plus qu'on ne pense et beaucoup trop lorsqu'on y réfléchit. Mais il y aurait lieu à des développements qui n'ont pas ici leur place et le moment est venu de prendre le miracle avec sa définition et de le chercher dans le Spiritisme, puisque cette doctrine a la prétention de remplacer le Christianisme qui a beaucoup trop duré avec ses dogmes barbares et sa morale incomplète et d'être la religion des temps nouveaux.

Il faut commencer par combattre une opinion assez répandue, c'est que le Spiritisme est nouveau et qu'il nous est venu d'Amérique, il y a cinquante ans, pour briller tout d'un coup comme un éclair dans une nuit obscure ; en réalité, il est vieux comme le monde. Moïse le connaissait, il le connaissait même si bien que sa loi ordonne de lapider ceux qui évoquent les morts ; mais Moïse était fanatique et dur, comme tout le peuple qui croyait en lui; c'est aujourd'hui seulement qu'il nous est donné d'apprécier ce qu'il proscrivait.

On en connaît les rites qui ne sont pas compliqués ; on demande aux Esprits qui nous entourent à notre insu, de se manifester par les mouvements de meubles, choisis généralement parmi les plus maniables, tables ou paniers. Souvent les Esprits s'y refusent, mais enfin quelques-uns parlent au moyen des signes convenus, et c'est alors que l'embarras commence. Les uns communiquent une morale vague et douce, d'autres ne disent rien de compréhensible, mais d'autres encore, plus explicites, se livrent malignement à des propos du plus mauvais goût, en ayant même l'air de choisir, exprès, les milieux les plus respectables. Lorsqu'on interroge les meilleurs sur le fondement de toute religion, sur l'existence et la nature de Dieu, il est impossible de coordonner leurs réponses, quand ils daignent en faire, et de constituer un dogme ; avantage qu'ont leurs disciples sur l'Eglise catholique, attendu qu'en ne définissant rien, ils sont certains de ne pas se tromper et de n'être pas attaqués dans leurs principes, puisqu'ils sont insaisissables.

Ce n'en est pas moins avec ces fortes armes que les nouveaux apôtres vont livrer à l'Evangile le dernier assaut ; c'est avec des séries de phrases interminables et capables de faire dormir debout l'homme le mieux éveillé, qu'ils vont enterrer et remplacer les brèves et fortes paroles qui ont changé la face du monde et traversé dix-neuf siècles ; quant au miracle, il consistera dans la permission donnée, par un Dieu problématique, aux Esprits bons ou mauvais, d'intriguer, chacun à sa façon, les gens de bonne volonté.

Le polythéisme, qui a été l'erreur de l'humanité dévoyée, n'était pas dépourvu d'un certain aspect grandiose, soit qu'on le considère au plus profond de l'Asie dans le culte du soleil, auteur de la vie par la chaleur qu'il envoie à la terre, ou dans le culte d'Esprits supérieurs, recteurs des astres, soit que chez les Grecs il devienne la divinisation des forces de la nature. Mais le Spiritisme ne contient aucun élément d'une religion ; ce serait une religion en chambre n'ayant ni temples, ni culte, ni prédication, ni saints, ni martyrs et, s'il les avait, il devrait encore perdre l'espoir de réussir et se dire, comme un poète célèbre : « Je suis venu trop tard, dans un monde trop vieux. » L'immense civilisation matérielle de notre époque absorbe tout l'homme par les plaisirs qu'elle lui offre et les moyens de gagner de l'argent pour les satisfaire ; le temps des spéculations métaphysiques est passé. Celui des notions morales basées sur les devoirs de l'homme envers Dieu ne l'est pas moins ; la morale actuelle se glorifie d'en être indépendante ; c'est un nom qu'elle mérite d'autant mieux que, trop souvent, elle a également l'air d'être indépendante de l'obligation de la pratiquer.

De Mimorin.

PHYSIOGNOMONIE

TÊTES COURONNÉES

VICTOR-EMMANUEL III

XIII

Dans les temps troublés où les ferments mortifiques et destructeurs, mystérieusement enfouis au cœur de tout ce qui a vie, se combinent et cherchent à faire explosion, où l'âme humaine, un instant comme tranquillisée et assoupie, paraît se réveiller d'un songe opiacé, pour entrer furieusement en ébullition, il semble que certaines figures, marquées d'un signe spécial, coulées dans un moule âpre et dur, résument avec une particulière intensité, et leur époque, et la race à laquelle elles appartiennent. Or, ceci s'applique, au moins relativement, à la tête du jeune roi d'Italie, Victor-Emmanuel III. Mais je dois prévenir le lecteur que cette photographie ne rend point avec une impartiale fidélité — pas plus, d'ailleurs, que nulle autre à ma connaissance — la véritable physionomie du souverain en question. Le hasard, un jour, m'ayant permis de contempler brièvement la *réalité* de cet auguste visage, je suis en mesure d'affirmer que les bons artifices d'une retouche savante en ont légèrement altéré, et adouci, l'expression coutumière. Ainsi, j'ai bonne souvenance de quelques rides fort significatives qui... — mais laissons cela. Aussi bien, telle quelle, pour un œil exercé, l'image demeure encore suffisamment parlante...



En vérité, cette tête, où l'on retrouve du cheval, du loup, du renard et du chat, constitue un ensemble bizarrement amalgamé et des plus curieux, car c'est, en quelque sorte, un bref exposé d'histoire latine et d'italianisme moderne...

L'occiput est peu saillant. Les temporaux, les pariétaux antérieurs, très accusés et développés tout en hauteur, établissent une structure crânienne nettement dolichocéphalique, d'où une forte tendance à beaucoup d'idéalisme. Mais, par sa coupe générale, le

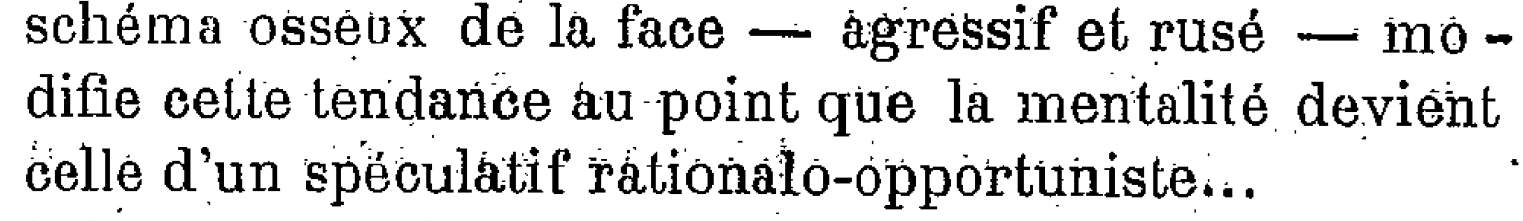


schéma osseux de la face — agressif et rusé — modifie cette tendance au point que la mentalité devient celle d'un spéculatif rationalo-opportuniste...

Le sommet du crâne, étrangement bombé en dôme vers le milieu, annonce un inflexible et tranquille entêtement, puis le goût très prononcé des mathématiques, avec un faible particulier pour la géométrie.

Le front, large et haut, bien découvert, presque droit, est aussi remarquable par sa force calme que par son ampleur.

Sous une telle voûte, l'intelligence ouverte, compréhensive, très assimilatrice, évolue hardiment et se complaît en des spéculations abstraites où le chiffre, presque toujours, tient la place de l'imagination...

Car le chiffre règne en maître dans ce cerveau, et toutes les idées qui le hantent présentent la sèche et rigide concision de formules algébriques.

Les tempes, arrondies et vastes, laissent supposer quelque penchant à une certaine religiosité philosophico-humanitaire, puis, de temps en temps, à des mélancolies subites, des tristesses irraisonnées et des craintes vaguement superstitieuses...

Hautains, impérieux et durs, très « accent circonflexe », les sourcils annoncent une réelle force d'âme, un instinctif besoin de domination en tout et partout, une sorte de curiosité anxieuse, toujours aux aguets, beaucoup d'exclusivité dans les affections intimes, et, par dessus tout, une extrême jalousie sensuelle. D'autre part, j'ai pu observer, bien des fois, que ce genre de sourcils se rencontre principalement chez des individus voués à une mort violente.

La coupe des yeux est d'un bel ovale. Pourtant, le lobe fait légèrement trop saillie au dehors, tandis que l'expression inquiète, pénétrante, froidement incisive, du regard, apparaît d'une fixité neurasthénique...

Tels yeux révèlent, de prime abord, une âme fort ambitieuse, mais intimement tourmentée par le sentiment d'une douloureuse impuissance dans la réalisation de ses vastes désirs, une âme déjà quelque peu aigrie et déçue, soupçonneuse, méfiante, et qui sent en elle-même l'usure vaine, perpétuellement stérile,

des forces latentes accumulées et léguées par le sang ancestral. Mais, surtout, le regard de ces yeux est imprégné d'une angoisse étrange. Agressive et craintive, tout à la fois, cette angoisse semble pressentir l'inéluctable et sombre menace du poignard ou de la balle fatidiques...

La construction du nez s'affirme remarquable, autant par la solidité de la racine que par la longue, droite et forte arête. Avec le front, cet organe est, je pense, ce qu'il y a de mieux dans la physionomie du roi d'Italie.

Semblable nez fait présager, chez celui qui le possède, un grand sang-froid, beaucoup de flair, le goût inné des Lettres, le sens des arts plastiques, une certaine compréhension philosophique de la vie, puis, une étonnante et patiente souplesse, une souplesse qui n'a d'égale, parfois, que l'obstination...

Mais la bouche est vraiment défectueuse, car elle manque d'harmonie. Elle est trop grande et trop épaisse, étant donné le relatif affinement des autres traits du visage. Les lèvres inégales, durement virgulées aux coins, font trop bourrelet vers le milieu, surtout la lèvre inférieure, qui dépasse sensiblement celle d'en-haut. Or, cette bouche tient, un peu, du loup, et c'est une bouche de proie...

C'est par elle que — transmise par les siècles, à travers tant de générations — se manifeste, chez Victor-Emmanuel, la cruelle hérédité latine. Oui, cette bouche exprime, jusqu'à un certain point, le rude autoritarisme, l'implacable égoïsme et l'âpre convoitise qui, jadis, faisait le fond du caractère des gens du Vieux Latium — fils de la Louve... Sans doute, ici, l'éducation moderne a plaqué son vernis polisseur, mais le legs atavique subsiste néanmoins et, s'il ne se manifeste pas violemment, c'est, peut-être, la faute aux circonstances. En outre, pareille bouche indique de la propension à des colères froides, à des rancunes tenaces et concentrées. Elle incline vers la sensualité, vers les jouissances matérialistes, vers le culte de l'argent, vers la parcimonieuse économie...

Actuellement, d'ailleurs, les porteurs de couronnes ont une tendance à croire qu'ils se rendront populaires en limitant leur train de maison, pour mener chichement une existence de bons bourgeois bien rangés. En cela, beaucoup penseront qu'ils se trompent fort, car, si quelque chose peut nuire à leur prestige, ce n'est pas un peu plus d'argent dépensé en magnificences, mais bien la curieuse manie qu'ils affectent de vouloir se transformer en thésauriseurs capables de rendre des points aux barons d'Israël. Pour bien exercer le difficile métier de roi, la première condition paraît être de savoir l'exercer royalement...

Le menton, dur, quoique peu saillant, presque triangulaire, dénonce une finesse intuitive, de l'insinuation, de l'opportunisme et, quelquefois, de subites brusqueries dans les manières.

Le maxillaire, plutôt atténué, laisse entrevoir des crises de découragement, des défaillances assez fréquentes et, l'arcade zygomatique, peu accusée, accentue encore ces dispositions.

Les oreilles, de grandeur moyenne, assez fines, mais très éloignées de la tête, annoncent de la courtoisie bienveillante, puis de la ruse, voire de la roublardise.

Le cou élancé, bien pris, pur de ligne, désigne le gentilhomme de bonne race.

Victor-Emmanuel III est un bilieux-sanguin, avec un léger mélange de lymphatique. Mais le bilieux l'emporte dans la proportion de soixante pour cent. Physiologiquement, cette complexion est assez bonne. Elle favorise une santé générale, parfois débile, en apparence, mais, au fond, très résistante, et pourrait conduire un simple mortel, comme vous ou moi, jusque vers soixante-quinze ans.

Cependant elle se montre sympathique aux fièvres éruptives, à l'anémie, aux maladies de langueur, à l'hypocondrie, à la phtisie, aux rhumatismes articulaires et musculaires, à la gravelle, aux... engorgements intestinaux, au rachitisme, etc.

Dans cette vallée de larmes, elle est d'un bon secours, car ceux qui en sont dotés ont des aptitudes spéciales pour goûter la merveilleuse doctrine du grand Machiavel, laquelle doctrine pourrait se résumer comme suit :

« Quand on n'est pas assez fort, il faut être malin. »

GÉNIA LIOUBOW.

VICTOR HUGO ET LE MERVEILLEUX

Nous avons publié, dans notre dernier numéro, un article de M. Camille Flammarion sur « Les expériences spirites de Victor Hugo. » Le sujet n'est pas épuisé. Le Merveilleux tient une grande place dans la vie de Victor Hugo.

Voici, par exemple, ce que nous lisons dans la *Chronique Médicale :*

Une grande revue d'Amérique, *Le Scribner's Magazine*, a naguère publié, sous la signature de M. Octave UZANNE, une très substantielle étude sur un manuscrit inédit de Francois-Victor HUGO consignant jour par jour les propos de table de son père en exil, plus particulièrement de 1852 à 1856.

» Depuis quelque temps, mentionne le *Journal* rédigé par le fils du poète, on prétendait qu'une apparition hantait la

grève et particulièrement les abords de Marine-Terrace. Cette apparition, qui présentait une forme lumineuse, était surnommée la *Dame Blanche*. Dans toute l'île, la Dame Blanche passait pour être le génie familier de Marine-Terrace.

« Victor Hugo avait commencé par sourire un peu sur le compte de l'apparition, puis, lorsqu'il eut entendu dire que plusieurs personnes avaient revu le spectre, il pensa à Shakespeare et se souvint d'Hamlet et de l'ombre de Banco ».

Jersey est d'ailleurs une île remplie de légendes. Il n'est pas un rocher, pas une vieille ruine qui n'aient passé pour avoir été hantés par des apparitions. Quelques-uns prétendent même que le diable y est apparu. Marine-Terrace elle-même avait sa légende, son spectre. Pour conjurer ou pour attendrir l'ombre qui errait chaque nuit dans la Terrace, on avait jugé à propos de dessiner une grande croix noire sur le mur qui séparait la Terrace de la mer.

« Les esprits crédules croient aveuglément tous les mystères, — vaticinait Hugo, — les esprits forts les nient tous; les grands esprits sont sérieux devant le mystère, devant la nuit, devant l'inconnu. Ils ne disent pas absolument oui, mais ils ne disent pas absolument non. Les grands esprits n'affirment pas ainsi que les crédules, mais ils ne nient pas, comme font les esprits forts. »

* * *

Ce qui est certain, écrit M. Uzanne, c'est que l'affolement s'était emparé de la famille Hugo. Chaque matin, on parlait des mystères de la nuit précédente, et le poète, hanté, ne dormait plus, racontait ses visions, inclinant chaque jour davantage vers le spiritisme, jusqu'à ce qu'il en vint à entrer en communication avec les tables et les esprits frappeurs. Plus de cinquante pages du manuscrit inédit rapportent de prodigieux dialogues entre Hugo et les êtres qu'il évoquait.

Avant d'écrire le *Dernier jour d'un condamné,* Hugo questionne, par l'entremise des tables, une vingtaine de guilloitnés célèbres — qui lui répondent fort étrangement — et il fait terminer toute une pièce de vers par l'ombre d'André Chénier.

Une autre fois, dans une réunion de proscrits, une table, *sollicitée par Marat*, s'inclina profondément à l'entrée du poète dans la salle, et l'*Ami du Peuple*, consulté, déclara que Hugo avait été antérieurement un homme de la Révolution de 1793, et qu'il avait fait tomber la tête de Louis XVI.

* * *

Comme le *Journal de l'exil* et comme la correspondance du poète, les *Manuscrits* de V. Hugo portent la trace de sa croyance aux tables tournantes. Sur celui de la *Légende des Siècles*, en marge des derniers vers du *Lion d'Androclès*, se lit la note suivante, écrite à l'encre rouge :

« Continuation d'un phénomène étrange, auquel j'ai assisté plusieurs fois : c'est le phénomène du *trépied* antique. Une *table à trois pieds dicte des vers par des frappements*, et des strophes sortent de l'ombre.

« Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère ; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu qui en est l'unique auteur ; je n'en ai pas même admis le reflet ; j'en ai écarté jusqu'à l'influence. Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. Les manifestations extérieures de l'Invisible sont un fait et les créations intérieures de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare les deux faits doit être maintenue dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la religion, la grande, la vraie, l'obscure et l'incertaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience littéraire que par respect pour le phénomène même, que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration et voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle vit, absolument mienne et personnelle. » (V. H., 28 février 1854.)

* * *

Quelque dégagé qu'il veuille paraître de ces superstitions, Victor Hugo a été un fervent adepte du spiritisme.

Il se souvenait encore de ces pratiques de tables tournantes, longtemps après que les faits que nous venons de signaler s'étaient passés.

« A l'époque où nous vivions dans l'exil, contait-il un jour à ses familiers (1), on s'occupait fort de tables tournantes et de guéridons parlants.

« Je n'avais ni le temps ni le désir d'étudier sérieusement ces phénomènes dont on me parlait de diverses façons. Mais on s'en occupait fort autour de moi, et nous avions des amis qui entraient en conversation réglée avec nos meubles, qui ne manquaient pas d'intelligence.

« Un soir, Mme Victor Hugo pria notre fils Charles, qui passait pour avoir beaucoup de fluide, d'interroger avec elle une petite table d'acajou. Charles s'en défendit sous divers prétextes, s'excusa, et ma femme appela sa femme de chambre, une fille du pays. C'était une petite paysanne de douze ans environ, orpheline abandonnée, que nous avions recueillie et qui était d'un naturel silencieux et farouche. Mme Victor Hugo la fit venir auprès du guéridon, pendant que je continuais à travailler à quelque distance.

« La table était en humeur de causer ; ma femme, encouragée par sa bonne volonté, me pria de lui poser une question.

— « Demandez-lui d'abord si elle me répondra, dis-je.

— « Oui, fit la table résolument.

— « Eh bien, voici ma question : quelle est la fonction de l'homme sur la terre ? »

Plusieurs amis étaient entrés.

— « Pour une question, c'est une jolie question, dit l'un d'eux.

— « Qu'en pense la table ? dit Charles ; la question lui convient-elle ?

— « Oui, dit le meuble.

« Et se prenant à frémir, il frappa cinq coups, ce qui, par le numérotage convenu des lettres, représentait l'E. Puis quatre coups donnèrent un D, et cinq un nouvel E.

« Jusque-là, cela ne voulait pas dire grand chose, E D E. On poursuivit; le guéridon indiqua successivement les lettres I, O, R, A. Cela faisait EDEIORA, mot qui nous parut d'abord incompréhensible.

— « Est-ce la réponse à la question ? demanda-t-on à la table.

— « Oui.

— « Mais ce n'est pas un mot français.

— « Non.

— « Est-ce un mot latin ?

(1) Cf. *Les Propos de table de V. Hugo*, par Lesclide, p. 332 et suiv.

— « Non.
— « Plusieurs mots latins?
— « Oui.
« En effet, le mot se décomposait ainsi :
EDE I ORA
C'est-à dire :
Mange, Marche, Prie.
« On peut lire aujourd'hui ces mots gravés sur une des portes de Hauteville-House. »
Le récit précédent produisit toujours un grand effet sur les auditeurs. On ne pouvait mettre en doute la véracité et la sincérité de Victor Hugo, qui n'aimait pas qu'on approfondît ce sujet.

La *Chronique Médicale* rappelle ensuite l'article que notre Directeur publia au lendemain de l'apparition de *Choses vues*, sous ce titre : « Victor Hugo et le nombre treize », et que nos lecteurs pourront retrouver dans le numéro de l'*Echo du Merveilleux*, du 1er novembre 1899.

Ce n'est pas, d'ailleurs, seulement le chiffre 13 qui, dans *Choses vues*, incite Victor Hugo à méditer sur le mystère.

Il note, à chaque instant, des coïncidences surprenantes.

Tome I, p. 175, il écrit :

Mlle Mars était la seule personne qui figurât dans les statues du porche du Théâtre Historique. Mme d'A..., en entendant dire cela, a dit :
— « Ceci range Mlle Mars parmi les morts ; elle n'a pas longtemps à vivre. »
Mlle Mars est morte le 20 mars, un mois jour pour jour après l'ouverture du Théâtre Historique.

Ailleurs, il note cette réflexion :

Quand on médite l'histoire des cent cinquante dernières années, une remarque vient à l'esprit : Louis XIV a régné, son fils n'a pas régné ; Louis XV a régné, son fils n'a pas régné ; Louis XVI a régné, son fils n'a pas régné ; Napoléon a régné, son fils n'a pas régné ; Charles X a régné, son fils n'a pas régné ; Louis-Philippe règne, son fils ne régnera pas. Fait extraordinaire : six fois de suite la prévoyance humaine désigne dans tout un peuple une tête qui devra régner et c'est précisément celle-là qui ne règnera pas. Six fois de suite, la prévoyance humaine est en défaut. Le fait persiste avec une redoutable et mystérieuse obstination.

Il est peut-être intéressant aussi de citer, pour compléter la série de ces documents sur le Merveilleux dans Victor Hugo, ce passage de son étude sur Shahespeare :

Dieu, dit-il, est l'invisible évident.
Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde.
Nous qui parlons ici, nous ne croyons à rien hors de Dieu.
Cela dit, continuons.
Dieu crée l'art par l'homme. Il a un outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-même qui se l'est fait; il n'en a pas d'autre.
Forbes, dans le curieux fascicule feuilleté par Warburton et perdu par Garrick, affirme que Shakespeare se livrait à des pratiques de magie, que la magie était dans sa famille et que le peu qu'il y a de bon dans ses pièces lui était dicté par « un Alleur », un Esprit.

Disons-le à ce propos car il ne faut reculer devant aucune des questions qui s'offrent, ça été une bizarre erreur de tous les temps de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs. *Antrum adjuvat vatem.* L'œuvre semble surhumaine, on a voulu y faire intervenir l'extra-humain ; dans l'antiquité le trépied, de nos jours la table. La table n'est autre chose que le trépied revenant.

Prendre au pied de la lettre le démon que Socrate se suppose, et le buisson de Moïse et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore.

D'autre part, la table, tournante ou parlante, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonctions de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen, nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit, comme un autre, à l'observation. La science psychique y gagnera, sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls, et il explique le fait, chant XVIII de l'Iliade, en disant que Vulcain leur forgeait des roues invisibles. L'explication ne simplifie pas beaucoup le phénomène. Platon raconte que les statues de Dédale gesticulaient dans les ténèbres, étaient volontaires, et résistaient à leur maître, et qu'il fallait les attacher pour qu'elles ne s'en allassent pas. Voilà d'étranges chiens à la chaîne. Fléchier mentionne à la page 52 de son *Histoire de Théodose*, à propos de la grande conspiration des sorciers du quatrième siècle contre l'empereur, une table tournante dont nous parlerons peut-être ailleurs pour dire ce que Fléchier ne dit point et semble ignorer. Cette table était couverte d'une lame ronde faite de plusieurs métaux *ex diversis metallicis materiis fabrefacta,* comme les plaques de cuivre et de zinc employées actuellement par la biologie. On le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier.

Du reste, quoi que la crédulité en ait dit ou pensé, ce phénomène des trépieds et des tables est sans rapport aucun, c'est là que nous voulons en venir, avec l'inspiration

des poètes, inspiration toute directe. La sibylle a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne point s'en servir. Le génie a tout ce qu'il lui faut dans son cerveau. Toute pensée passe par là. La pensée monte et se dégage du cerveau, comme le fruit de la racine. La pensée est la résultante de l'homme. La racine plonge dans la terre ; le cerveau plonge en Dieu :

C'est-à-dire dans l'infini.

Ceux qui s'imaginent, — il y en a, témoin ce Forbes, — qu'un poème comme *le Médecin de son honneur ou le roi Lear* peut être dicté par un trépied ou par une table, errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme. Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakespeare ou Calderon par un morceau de bois.

Donc écartons le trépied. La poésie est propre au poète. Soyons respectueux devant le possible, dont nul ne sait la limite, soyons attentifs et sérieux devant l'extra-humain, d'où nous sortons et qui nous attend ; mais ne diminuons pas les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont point nécessaires, laissons au cerveau ce qui est au cerveau et constatons que l'œuvre des génies est du surhumain sortant de l'homme.

Tout cela ne peut qu'exciter la curiosité du public à connaître le contenu des fameux cahiers de Jersey. Espérons que M. Paul Meurice, qui les a en sa possession, consentira bientôt à satisfaire cette curiosité.

EXPÉRIENCES ET CURIOSITÉS

Communication du commandant Tegrad : Sonnette et timbre tintant dans une cage fermée.

Le 22 février, 14 personnes étaient réunies chez Mme Tournier, rue Lakanal, 33, à Tours. Il y avait cinq médiums dont le principal, surtout pour les effets physiques, est M. Pinard.

Deux guéridons étaient au milieu de la chambre : sur l'un, il y avait une cage à oiseaux dans laquelle se trouvait une sonnette et un timbre, et sur l'autre, une boîte fermée contenant du papier et un crayon.

On a formé la chaîne au moyen d'un cordon circulaire que chacun tenait à la main ; ceci fait pour n'avoir pas à se fatiguer en se tenant les mains pendant les deux heures environ que peut durer une séance.

L'électricité éteinte, nous avons eu des coups frappés dans le tissu du bois d'un des guéridons.

M. Telmoron ayant demandé le nom de l'Esprit qui s'annonçait, il a été répondu Rougé.

M. Telmoron a demandé la lumière et a tiré un papier de sa poche indiquant qu'il avait demandé Rougé.

Le même phénomène d'appel d'un Esprit avait été déjà fait chez moi par un prêtre de passage à Tours, lequel avait obtenu le nom qu'il avait demandé, personne que lui ne connaissant ce nom, et comme maintenant, sans contact.

On a éteint de nouveau la lumière et la sonnette a tinté comme si elle avait été agitée par une main dans l'intérieur de la cage.

Puis le timbre a sonné quatre ou cinq fois.

Je dois dire que, quelques secondes auparavant, un médium avait dit : Il y a deux mains lumineuses au-dessus de celles de M. Pinard, qui semblent se détacher de lui.

Je dois dire aussi, ce qui démontre un peu mes théories, qu'on a entendu la petite porte de la cage s'ouvrir et se fermer, comme si la main fluidique ne pouvait passer à travers les fils de fer de la cage, et avait besoin, comme une main matérielle, d'avoir la porte ouverte.

A noter que tout le monde était trop éloigné pour pouvoir toucher la cage ; mais, pour éviter tout doute, nous avons recommencé en nous tenant les mains, et le même phénomène s'est produit.

Nous avons allumé ensuite, pendant quelques minutes, pour nous reposer et parler de ce phénomène. Puis, recommençant, des morceaux de sel de mine gros comme des noisettes ont été lancés sur différentes personnes ; et ensuite M. Telmoron ayant demandé qu'une sonnette sortît de la cage et lui fût apportée dans la main, le timbre lui a été apporté. Cette fois, nous n'avons pas entendu la porte s'ouvrir ou se fermer.

La séance a été terminée par un phénomène original et de haute valeur.

Venant de nouveau d'éteindre l'électricité, et étant dans notre attente habituelle, M. Telmoron dit : « On me touche la tête... Attendez, je vais prendre... j'ai un morceau de bois... je vais voir avec l'autre main... C'est, je crois, un des deux guéridons ; faites la lumière. »

Et nous avons vu M. Telmoron tenant dans ses mains le guéridon au-dessus de sa tête.

Personne n'avait entendu un seul mouvement se faire pour une opération semblable.

On avait aussi entendu le crayon marcher sur le papier dans la boîte ; mais nous n'avons trouvé rien d'écrit ; tandis que, d'autres fois, nous avons de l'écrit sans entendre le crayon.

Ont signé le présent procès-verbal :

MM. Pinard, Salloc, Telmoron, Deval ; Mmes Tournier, C. Deval, F. Deval, Salloc, Tegrad ; Mlles Gast, X, Y, Z.

Commandant Tegrad.

Communication de M. Jean Bouilly : Mirage ou Prophétie

Le 24 novembre 1848, trois ou quatre paysans bretons coupaient des javelles de bruyère et d'ajonc pour servir de litière à leurs bestiaux, sur une lande située à la lisière de la forêt de Lanouée (1) et dépendant actuellement de la petite commune des Forges. Vers 4 h. 10 du soir, au moment où le soleil venait de disparaître à l'horizon, ils aperçurent dans l'air, et dans la direction du Sud-Est, plusieurs groupes de personnages qui se battaient avec des sabres ou des épées, puis de ci, de là, comme des flaques ou des ruisselets de sang. Et tout à fait dans le lointain, mais comme brouillées et à demi fondues dans les nuages, deux armées rangées en bataille et toutes prêtes à l'action.

Les témoins de cet étrange spectacle furent tout à la fois étonnés et terrifiés. Etant à peu près tous complètement

(1) La forêt de Lanouée, située dans le Morbihan et d'une superficie de 3.500 hectares, est l'un des trois tronçons de l'antique Brocéliande si célèbre dans les légendes. J. B.

illettrés, ils ne pouvaient songer à regarder ce tableau comme un simple mirage et — la foi et la superstition aidant — ils ne manquèrent pas de l'attribuer à l'intervention divine, de le considérer comme un signe précurseur de quelque grande calamité.

Et il faut avouer que les événements qui suivirent semblèrent vouloir justifier la prédiction de ces simples.

Ce jour-là, en effet, Pie IX quittait Rome pour se réfugier à Gaëte. Au mois de février suivant, la déchéance temporelle du pape était prononcée et la République romaine proclamée. On sait, de plus, qu'une intervention française fut nécessaire pour rétablir Pie IX dans ses pouvoirs, mais que cela ne se fit pas sans effusion de sang. C'était le prélude de Mentana.

Maintenant je laisse aux médiums et aux savants le soin de se prononcer sur la nature du phénomène de Lanouée.

Je ne puis affirmer qu'une chose : l'authenticité du fait.

JEAN BOUILLY
à Questemberg (Morbihan).

COMMUNICATION DE Mme DE LA ROCHE : LA BIROUILLE.

Mme de la Roche nous envoie, sous forme de causerie, le récit d'un séjour qu'elle fit récemment avec sa sœur dans un vieux manoir familial, situé dans le Bas-Maine, sur les confins de la Bretagne. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire cet article en entier, mais nous en publions bien volontiers la fin.

La conversation était toute à la gaieté, sur les événements survenus au pays depuis notre absence.

Tout à coup l'abbé prit un air grave, solennel, et me dit : « Madame, avez-vous jamais entendu parler de la Birouille ? Que pensez-vous, personnellement, de cet être soi-disant fabuleux ? Vous devez bien avoir quelques données sur ce monstre étrange qui terrorise nos campagnes, vous qui...— Mais achevez donc, Monsieur le vicaire », répliquai-je, et traduisant sa pensée, j'ajoutai : « Vous qui fouillez dans les grimoires, qui lisez *l'Écho du Merveilleux*, qui faites parler une tablette à roulettes, vous qui, en somme, avez déjà un pied au purgatoire et l'autre sur le chemin de l'enfer ? Et quoi ! c'est vous, monsieur l'abbé, qui venez me parler revenants, me demander mon opinion sur des faits surnaturels, lorsqu'il y a quelques années à peine, vous vous seriez presque signé à mon approche, me croyant plongée dans l'occultisme parce que je me permettais de vous parler d'apparitions surprenantes, survenues tant à moi qu'à des personnes amies ? »

« C'est exact, reprit le bon ecclésiastique un peu embarrassé ; je sortais à peine du séminaire, peu éclairé sur ces questions, croyant bien à l'intervention des démons dans les choses d'ici-bas, mais quelque peu sceptique, je l'avoue, à l'endroit des esprits frappeurs et autres. Aujourd'hui, madame, c'est différent. Il se passe dans nos contrées des faits tellement incroyables que c'est à supposer que les diables ont déserté les villes pour s'attacher à nos pauvres paysans.

« Ce sont bruits effrayants, coups dans les murs. Sans me permettre de dévoiler les secrets du confessionnal, j'ajouterai que quelques paroissiens affirment avoir vu Satan en personne. Les détails intimes que l'on nous a donnés à cet égard ne permettent ni à M. le doyen, ni à moi, d'en mettre en doute la véracité.

« Je crois, d'ailleurs, que vous-même et M. votre frère vous avez été voir, près de Sillé-le-Guillaume, ces malheureuses gens qui, depuis des mois, à la suite d'un mauvais sort jeté, croit-on, allumaient tous les soirs leurs pauvres bouts de chandelles et qui, après le repas, tant vieux que jeunes, hommes et femmes, dansaient malgré eux jusqu'à minuit, poussés par des forces invisibles.

« Mais revenons à la Birouille, continua le prêtre. Oui, Madame, le cantonnier-chef Rondeau l'a vue en revenant au Bourg, la nuit, avec Mlle L..., la fille de notre agent-voyer et sa tante. Ces dames vous donneront tous les détails exacts, et mieux que je ne pourrais le faire, sur cette apparition sensationnelle ! Puis à quelques jours de là, deux jeunes gens la virent aussi en allant à la pêche aux écrevisses, et furent si effrayés qu'il se sauvèrent, laissant à l'eau leurs balances.

« De grâce, madame, si vous savez quelque chose sur cet être fantastique, veuillez nous en faire part ? »

Et voici le récit que je lui fis : »

— La Birouille, genre de loup-garou, croit-on, revient à la Fontaine de la Bretonnière, et plus particulièrement au ruisseau de la Croix-Binet.

— Comment pouvez-vous savoir cela, s'exclama l'abbé stupéfait ? C'est justemnet à la Croix-Binet que mes gens ont vu le monstre !

J'ajoutai : « Il est à remarquer que les mauvais esprits ont une prédilection marquée pour certains points, et que bien des années après avoir cessé de se manifester, ils y reviendront de préférence.

« Il y a plus de quarante ans que j'ai, pour la première fois, entendu parler, par les anciens d'alors, de la Birouille, qu'ils assuraient avoir vue parfois, ainsi que déjà leurs ancêtres le leur avaient dit aussi.

« Notre père, ancien officier supérieur de cavalerie, prétendait que c'étaient sornettes dont il ne fallait avoir cure, mais en était-il si convaincu que cela ? J'ai raison d'en douter.

« Il lui fallait souvent envoyer, le jour tombé, gardes et fermiers porter des ordres à des exploitations minières. Pour remonter le moral de nos paysans, généralement superstitieux, et pour fortifier son dire, notre père racontait que le ruisseau de la Croix-Binet formait jadis la limite entre les provinces du Maine et de la Bretagne, et qu'alors les saulniers qui passaient la contrebande, pour éloigner gabeloux et voyageurs, avaient, pour effrayer le monde, inventé ces histoires de revenants, telles la Birouille, le cheval blanc, le prêtre d'Aubiny et tant d'autres.

« Ces explications satisfaisaient déjà peu nos gars, quand une aventure singulière, qui nous amusa fort au château, vint renverser l'échafaudage paternel. C'est à peine si, en ce temps lointain, il existait des routes ; les nouvelles étaient rares ; l'on n'avait le courrier que deux fois par semaine, on n'en vivait pas moins heureux !

« Nous avions, à cette époque, pour garde, un petit homme sec, nerveux, ancien braconnier, qui pesait cent livres avec fusil, carnier, sac à plomb, poudrière sur le dos. Il assurait à qui voulait l'entendre, qu'il n'avait « pou de rien ». De fait, il marchait aussi bien de nuitée que de jour. Il s'ensuivait que c'était souvent son tour de courir les routes. Il partait parfois du château à une heure du matin. Certaine nuit, le père Beauplet, tel était son nom, s'achemina vers le bourg de S... et devait nécessairement passer près de la fontaine de la Bretonnière. Qu'advint-il alors ? Nul ne l'a jamais su. Mais le lendemain, au point

du jour, les vachers trouvèrent le pauvre garde évanoui étendu sur l'herbe près de la source maudite ; il avait son fusil en bandoulière.

« Quand, rapporté au domaine, il eut repris connaissance, il déclara à notre père qu'un animal fantastique l'avait enlevé de terre, et que s'étant accroché aux cornes de la bête, il n'était tombé qu'à bout de forces après une randonnée infernale autour des prairies.

« On eut beau lui dire qu'il était tout simplement tombé sur le dos d'un bœuf qui, réveillé en sursaut, l'avait emporté sur lui, lui faisant faire cette course d'un genre nouveau, rien n'y fit, même nos rires d'enfant ne le déridèrent point. « C'est ben sur la Birouille, mon commandant, « reprenait-il, elle sentait l'enfer ! »

« Persuadé que la Birouille seule avait pu lui jouer ce mauvais tour, Beauplet ne sortit plus le jour tombé qu'accompagné d'un autre garde ou d'un fermier. »

Mon récit terminé, il ne fut plus question, jusqu'au départ du vicaire, que de l'au-delà ; pour un rien, je crois, notre aimable convive eût, lui aussi, demandé à être accompagné par un garde pour regagner le presbytère !

Le dimanche suivant, quelque peu intriguée, j'avoue, par ces histoires sur la Birouille, qui m'avaient remis en mémoire des faits qui effrayèrent tant mon enfance, j'allais, après Vêpres dites, interviewer Rondeau.

« Madame, me dit-il me voyant entrer, vous venez ben sûr pour l'histoire de la Bête. Ah ! vous savez, Rondeau n'a pas fred aux yeux, bonne Da ! Et j'allons tout vous raconter comme ça !

« J'accompagnais Mlle L..., la fille de mon supérieur, ainsi que sa tante à la pêche aux écrevisses. Il était près de minuit quand nous reprîmes le chemin du Bourg. Nous remontions du ruisseau à la Croix-Binet, quand nous vîmes, dévalant le chemin dret sur nous, à 50 mètres, quelque chose d'éclairé sans pouvoir expliquer de quel genre de lumière. Arrivé à quelques pas, je m'aperçus que cela ne touchait pas terre et avait l'air d'un homme portant une bielle (traduction du mot veston en patois), et se retroussant cependant comme s'il était vêtu d'une jupe de femme.

« Cette apparition singulière passa rasibus cont'nous, et je levai ma trique pour protéger ces dames, au cas où ce que je prenais pour un maraudeur, ne vienne nous attaquer.

« Revenus de notre surprise, nous vîmes encore quelque temps derrière nous cet être mystérieux tout illuminé au milieu de la nuit obscure, se dirigeant vers le ruisseau de la Croix-Binet.

« Vous dire, maintenant, madame, ce que c'était, je ne le savons pas. Cela pouvait être un mauvais gars, ou ben encore la Birouille, comme on dit cheux nous. Les dames que j'accompagnais vous expliqueront peut-être cela mieux que moi. »

Je remerciai Rondeau de tout ce qu'il venait de me raconter, et me rendis chez l'agent-voyer où je ne trouvai que Mlle L... qui me fit part avec grande simplicité de ses impressions personnelles.

« Je n'ai pas eu grand'peur, madame, me dit-elle. Peu superstitieuse de ma nature, je n'ai été réellement émotionnée qu'en constatant que l'être qui passait près de nous, était à plus d'un mètre de terre. Quoique rayonnant d'une lueur étrange, je n'ai pu distinguer ses traits, plutôt ceux d'un homme, m'a-t-il semblé, portant une jupe retroussée de femme. Quant à ma tante, elle était tout à fait affolée, et on ne lui ôtera pas de la tête que c'était un fantôme..... »

A quelques jours de là, pour terminer mon enquête sur la question Birouille, je fis venir au château les deux jeunes gens qui racontaient qu'eux aussi, ils avaient été témoins d'une apparition surprenante. Je leur cède la parole.

« Nous étions assis, madame, le long d'une haie pour casser une croûte pendant que nos balances étaient tendues dans le ruisseau de la Croix-Binet. La nuit était claire et le temps fort calme. Nous parlions de choses et autres lorsqu'un vacarme épouvantable, accompagné d'un coup de vent violent, fit craquer les arbres et courber les branches jusqu'à terre, ouvrant un passage dans la haie à un personnage de haute stature, tout de gris habillé, qui passa tranquillement auprès de nous, sans toucher terre, nous frôlant presque, pour disparaître au loin dans la prairie.

« Terrifiés de cette apparition subite, nous n'eûmes d'autre pensée que de nous sauver au plus vite, abandonnant là nos engins de pêche. »

. . . .

Je puis certifier l'exactitude des faits ici rapportés, les personnes qui ont eu ces apparitions étant dignes de foi, et s'accordant parfaitement sur la manière de les raconter.

Je n'ai nulle intention d'expliquer ces phénomènes, et laisse ce soin à d'autres ; mon rôle se borne à les constater et à appeler sérieusement l'attention sur ce cas frappant, que ces visions se sont toujours manifestées depuis plus d'un siècle et demi sur des points reconnus comme hantés.

Les uns voudront y reconnaître l'esprit du mal, apeurant les populations sous forme de fantômes. D'autres y verront l'extériorisation d'êtres humains se transformant à leur gré en animaux.

Il n'est pas à croire que, de nos jours, nos paysans passent des nuits sous formes de bêtes fantastiques, rien que pour effrayer leurs semblables.

Puis, comment admettre que pour se montrer ils choisissent précisément les localités qui ont été hantées du temps déjà de Louis XVI et sans doute avant ?

Je laisse aux grands occultistes le soin d'élucider la question.

J'ose espérer que les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* ne regretteront pas d'avoir fait connaissance avec la Birouille, qui n'est guère connue que dans le Bas-Maine, et qui n'est peut-être, après tout, que le loup-garou, ainsi dénommé dans d'autres provinces, comme je l'ai dit déjà.

M. DE LA ROCHE.

ÇA ET LA

Les Dames blanches

Les journaux belges racontent que, depuis quelques semaines, une Dame blanche se promène chaque soir sur la lisière des bois du pays de Thuin et, particulièrement, aux environs de l'abbaye d'Aulne.

C'est peut-être le cas de rappeler que la Dame blanche n'a rien de spécial au pays de Thuin. Elle occupe une place prépondérante dans la poésie germanique, mais on la trouve également en Ecosse, en Belgique, en France, jusqu'en Italie. Tout le monde connaît la Dame blanche

d'Avenel, cette si douce « Meg Merillis » du « Guy Mannering » de Walter Scott, dont Boïeldieu, aidé d'un médiocre livret de Scribe, fit un agréable opéra comique ; la Dame blanche de l'hôtel de Cluny, à Paris, est célèbre : la Renaissance y voulut découvrir l'ombre plaintive de Marie Stuart, qui, veuve de François II, avait passé à Cluny le temps de son deuil, un deuil blanc, tel que les reines d'alors le portaient; de même, l'ancien palais du comte d'Egmont, à Bruxelles, devenu l'hôtel d'Arenberg, possède la Dame blanche, visible quand est prochain le trépas de quelqu'un de la maison; et Cardan rapporte, d'une famille noble de Parme, que lorsqu'un de ses membres devait mourir, on voyait toujours une vieille femme aux voiles blancs assise sous la cheminée de la demeure patrimoniale ; et c'est une Dame blanche encore qui, depuis des siècles, se montre dans les résidences impériales au moment du trépas des membres de la maison d'Autriche : c'est elle qu'on vit à Miramar la veille du jour où l'on allait exécuter l'archiduc Maximilien à Queretaro, et elle fut à la Hofburg lors du drame de Meyerling et de l'assassinat de l'impératrice Elisabeth.

On pourrait prolonger à l'infini la nomenclature de ces ombres tristes ; mais il suffira de rappeler la plus jolie, la plus touchante des histoires de Dames blanches : elle vient de Flandre et n'est pas très répandue en dehors de son cercle d'origine : Une pauvre campagnarde était morte en couche. Dès la première nuit après ses funérailles, comme le nouveau-né pleurait, on vit soudain entrer dans la maison en deuil, un fantôme blanc, ayant les traits et la stature de la morte, qui prit l'enfant dans son berceau, s'assit avec lui sur une escabelle, le caressa, le baisa au front, lui donna le sein, puis, après l'avoir replacé endormi sur sa couchette, disparut sans qu'on l'eût entendu marcher. Et la même ombre revint chaque nuit, durant des mois, pour faire exactement la même chose, jusqu'au moment où le petit fut assez fort pour être sevré. Alors, elle cessa ses visites.

Mais la foi en cette légende devait rester tellement solide au cœur des paysans de certaines régions flamandes, que l'on y affirme encore couramment et énergiquement l'inutilité de s'occuper de la nourriture nocturne des poupons dont la mère mourut en les mettant au monde, car celle-ci sortira du tombeau et vienda chaque nuit allaiter son enfant aussi longtemps que ce sera nécessaire.

Beaucoup de bébés ont souffert de cette croyance naïve et en furent victimes, et, certes, jamais personne n'a vu une mère défunte allaiter son enfant.

Phénomènes d'apport

La Société « Psyche fur Warheit » a procédé à des expériences curieuses avec une jeune médium, Emmeline Stillfried. Une boîte vide fut clouée et scellée, les têtes des clous noyés dans la cire de dix-huit cachets portant quatre sortes d'empreintes. Elle fut confiée alors à un des membres de la Société et remise au médium qui la plaça sous son lit ; le lendemain soir, ayant senti ce tremblement spécial qui signale chez elle ces phénomènes, elle porta la boîte à la Société. On l'ouvrit en séance après avoir constaté que les cachets étaient intacts. On y trouva une peinture sur papier épais de la tête du Christ.

Dans une seconde expérience faite dans les même conditions de fermeture et de scellés, on trouva dans la boîte une pièce française de 1 franc, une pièce suisse de la même valeur et deux pièces de billon (Spiritische Rundschau).

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B... AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUINZIEME (*suite*)

Il m'assurait, du reste, que, n'ayant ni autorisation, ni celebret de mon évêque, je ne serais pas reçu par Sa Sainteté. Cependant, aucune de ces considérations ne m'ébranlait ; j'étais parfaitement convaincu que c'était Dieu lui-même qui m'ordonnait ce voyage, et il n'y avait rien sur cette terre qui pût m'arrêter !... En cela, d'ailleurs, je n'étais que simplement raisonnable.

Nous allions donc partir pour Rome, Cantianille, mon père et moi, sans autre approbation que celle de Dieu... Cantianille laissait encore une fois son pensionnat à la direction de sa jeune et courageuse fille ; et mon père, malgré sa mauvaise santé, consentait à nous suivre pour nous protéger contre toute accusation méchante... Nous croyions qu'il y avait encore contre la méchanceté une protection possible...

Avant de partir, nous écrivîmes, Cantianille et moi, à l'un des grands vicaires, aux curés de la ville, au supérieur et au directeur du petit séminaire, et à l'un de mes confrères, pour leur faire connaître nos sentiments et leur en laisser une protestation entre les mains. Voici à peu près ce que je disais à chacun d'eux : « Je vais à Rome avec Mme C... et mon père, pour soumettre au Souverain Pontife une affaire de la plus haute importance, cause de toutes les relations que j'ai eues avec cette personne depuis quelques mois. J'accepte d'avance pleinement et complètement, sans aucune restriction, la sentence du Saint-Père, et les humiliations qui en seront pour moi la conséquence... Si nous sommes condamnés, je ferai toutes les rétractations qu'on me demandera, et par telles voies qu'il plaira à mes supérieurs de choisir : la chaire, les journaux, etc. » Cantianille ajoutait : « Je proteste que les intentions et les résolutions de M. Thorey sont les miennes ; comme lui, j'accepte sentence et humiliation, etc. » Elle dit de plus dans sa lettre à M. M..., vicaire général : « Je jure que, dans toute cette affaire, je n'ai jamais rien appris à M. Thorey. Tout ce qu'il sait, il le sait par d'autres que par moi... Je jure qu'à cause de cette affaire j'ai été possédée pendant vingt-cinq ans par quatorze démons ; et je vous permets, si nous sommes condamnés à Rome, de donner à cette lettre toute la publicité que vous voudrez... »

Ces résolutions étaient de notre part on ne peut plus sincères. Nous étions si bien convaincus qu'à Rome on ne jugerait pas notre affaire sans l'examiner ! Il est vrai que cette condition nous ne l'exprimions pas : il aurait fallu, pour l'écrire, la croire nécessaire, et, certes, j'étais loin de le penser... D'ailleurs, j'avais dit dans mon rapport (ou dans une lettre) : « Je ne peux m'arrêter que devant la sentence du Souverain Pontife, appuyée sur l'examen des choses que nous avons à lui dire... » Notre pensée était donc celle-ci : Nous acceptons avec ses conséquences toute sentence du

Saint-Père, précédée d'un examen suffisant... Et, en effet, si après cet examen le Saint-Père nous eût condamnés, nous aurions accepté la condamnation, parce que Dieu, nous ayant promis de tout prouver aux examinateurs, s'il n'eût pas tenu sa promesse, il se serait lui-même convaincu d'imposture...

Toutes ces précautions prises, malgré les démons et par l'ordre de Dieu, nous partîmes dans la nuit du 24 au 25 octobre, ou plutôt nous nous évadâmes!... Les esprits dévots étaient tellement agités à Auxerre, qu'on nous avait menacés de quelques démonstrations fâcheuses, si nous partions de jour.

Pendant notre voyage, nous continuâmes à voir ce que nous voyions depuis six mois, le Ciel et l'Enfer se livrer autour de nous un combat incessant. Que de faveurs nous reçûmes! que de peines aussi nous eûmes à subir! Cantianille surtout...

Les possédés de la réunion nous poursuivaient avec un acharnement incroyable. Dans les wagons, aux gares, dans les hôtels, partout nous en trouvions qui tourmentaient Cantianille par leurs signes et leur influence douloureuse. J'avais beau la surveiller sans cesse, elle avait parfois la faiblesse de leur répondre. Un jour, entre autres, cette faiblesse lui coûta cher : c'était à la gare de Tarascon, pendant un moment d'arrêt. Elle répondit par quelques signes à une jeune associée près de laquelle nous nous promenions; aussitôt, elle revit tous les démons. Depuis le jour où Lucifer et Salmanazar étaient rentrés dans son corps, elle les voyait l'un et l'autre constamment; mais elle ne voyait qu'eux. A Tarascon, elle revit tout l'enfer... Dieu, par là, voulait la punir de quelques signes qu'elle avait faits; et les démons, la punir aussi de ce qu'elle n'en faisait pas davantage.

Cependant cette triste apparition, qui se renouvela encore à Marseille, ne devint permanente qu'à partir du lendemain matin. Comme nous attendions sur le port le moment de nous embarquer, je vis Cantianille singulièrement agitée... L'enfer lui apparaissait pour la troisième fois! Et depuis, elle n'a pas cessé de le voir...

Le but des démons et des suppôts, dans ces poursuites incessantes, c'était que Cantianille nous quittât, pour retourner avec eux, et ne pas aller à Rome. Ils commençaient même à la pousser au suicide. Bien des fois déjà, par le passé, dans ses moments de grand désespoir, elle avait eu la pensée de se suicider. J'avais même fait disparaître de chez elle plusieurs flacons de laudanum destinés à cet effet; mais les démons ne commencèrent à l'y pousser ouvertement qu'au moment où nous quittions Auxerre, et, depuis lors, pour l'en empêcher, il nous fallut la surveiller presque constamment. Combien de fois, par exemple, au lazaret de Civita, l'avons-nous retenue pour qu'elle ne se précipitât pas dans la mer, du haut de la chaussée, soit même du troisième étage que nous habitions!

Un matin, elle s'élança vivement de son lit, sur la fenêtre; elle l'avait à moitié escaladée, quand mon père la retint. Deux secondes plus tard, elle tombait sur les rochers qui bordent le lazaret, ou bien elle était emportée par le démon qui s'était emparé d'elle. Car, ce n'était pas elle qui se précipitait ainsi, c'était un démon Tobrie, que mon père n'avait pas reconnu tout d'abord, parce que c'est, de tous, celui qui sait le mieux imiter la voix et les manières de Cantianille (1).

Heureusement, pour nous dédommager de toutes ces peines, le bon Dieu nous comblait de ses faveurs. Mon père et moi, nous avions tous les jours, et bien souvent chaque jour, le bonheur de converser avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère, sainte Magdeleine, le petit Charles surtout, et plusieurs autres saints et anges, qui venaient nous avertir des dangers de Cantianille et de ses malheureux projets. Quant à elle, plus éprouvée que nous, elle était aussi plus secourue. Que de grâces étonnantes elle reçut dans ce voyage!

A Lyon, nous allâmes visiter Notre-Dame de Fourvières, en réparation de tous les sacrilèges commis dans ce saint lieu par les membres de la société.

Cantianille y souffrit affreusement; mais la Sainte Vierge lui apparut plus affectueuse encore qu'à l'ordinaire, lui répétant que tout le passé était oublié. En descendant de Fourvières, nous entrâmes dans la chapelle de sainte Philomène. J'y remarquai Cantianille fort attentive à regarder les *ex-voto* qui la décorent. — « Que cherches-tu donc? — Rien. » — Ne la croyant pas, je fis venir le petit Charles. — « Elle cherche, me dit-il, un tableau qu'elle a brodé autrefois par dérision. Attends, je vais te le montrer. » — En effet, un instant après, il m'indiquait un tableau perdu au milieu des autres. — « Je vais le purifier, lui dis-je, et l'offrir de nouveau en action de grâces pour sa délivrance. » — Je fis un signe de croix sur le tableau, et il fut purifié, c'est-à-dire que la souillure (2) dont il était imprégné disparut subitement. En revenant à elle, Cantianille vit bien que Charles l'avait trahie, car son *ex-voto* d'autrefois était transformé. « Voilà sainte Philomène qui vient l'embrasser », me dit-elle en souriant... Nous sortîmes bien heureux.

A la cathédrale d'Avignon, mon père et moi, nous baisâmes les pieds d'un *Ecce homo* qui se trouve dans une chapelle, à gauche en entrant, statue de pierre, couverte d'un voile rouge, en grande vénération dans cette contrée. Cantianille, tout d'abord, ne nous imita pas, mais elle prit une chaise pour s'asseoir en face et le mieux contempler. Hélas! elle le connaissait bien, cet *Ecce homo*!... Aussitôt, Notre-Seigneur lui apparut sous cette même forme, mais avec un regard dont jamais ni sculpteur, ni peintre, ne pourra rendre la bonté; il s'approcha d'elle, l'engagea à baiser comme nous les pieds de sa statue, malgré Ossian, qui l'en détournait. Et quand elle s'y fut décidée, pendant qu'elle les baisait, lui-même lui rendit son baiser pour la récompenser de cet effort.

Enfin, le 29 octobre, vers trois heures du soir, nous

(1) Mon père, un jour, racontait ce fait à une personne pieuse d'Auxerre. « Il fallait donc la laisser, lui fut-il répondu; vous auriez été bien débarrassé! » Quelques jours après, ce fait était tellement défiguré, après avoir passé par certaines bouches, qu'il ressemblait à un crime.

(2) Tout objet profané est imprégné d'une souillure invisible pour nous, mais visible pour le monde surnaturel. « Il est noir en dedans », me disait un jour le petit Charles, d'un chapelet profané.

— « Comment, noir dedans? — Oui, en dedans, tu casserais les grains, tu les verrais toujours blancs, mais ils sont noirs. » Impossible de mieux exprimer la souillure de la substance. Ce chapelet, je le purifiai également par un signe de croix.

sortions du port de Marseille. Cantianille, depuis le matin, avait devant les yeux l'horrible vision de tout l'enfer, vision qui ne devait plus finir, et elle le savait!... Elle avait donc bien besoin de quelque grande consolation... C'est Notre-Dame de la Garde qui la lui procura. Comme notre vaisseau passait en vue de ce sanctuaire, que nous n'avions pas visiter, Cantianille aperçut la Sainte Vierge sur le sommet de la chapelle. Cette Bonne Mère nous regardait et tendait les bras vers nous, pour nous bénir et nous promettre sa protection contre les puissances de l'air (1), qui auraient tant désiré nous engloutir dans une tempête !...

Partis d'Auxerre le 24 octobre, nous arrivâmes à Civita-Vecchia le 1er novembre, et à Rome le 8, après sept jours de quarantaine au lazaret... Le lazaret !... Quelles chambres ! Quelle nourriture ! Quels lits et quelle propreté !... Nous aurions payé bien cher le plaisir de ne pas y entrer ! Mais cette faveur ne se vend pas.

Le 10 novembre nous nous installâmes au quatrième, dans une jolie maison, place du Pont-Saint-Ange, et, quelques heures après, nous allions frapper, pour la première fois, à la porte du Vatican. Je portais au Souverain-Pontife une lettre ainsi conçue :

« Très Saint-Père,

« J'ai l'honneur de vous demander, pour Mme C... et pour moi, une audience particulière. Nous sommes envoyés par Dieu à Votre Sainteté, pour lui expliquer les prophéties secrètes de la Salette, et pour en commencer la réalisation. J'espère... etc. »

Cette lettre, je la portai jusqu'au Cabinet de Sa Sainteté. On fit sortir monseigneur Negreti, camerier secret, auquel je la remis, et qui revint quelques minutes après. « Il y a avec vous, me dit-il, une dame qui a des communications à faire au Souverain Pontife ? — Oui, Monseigneur. — Je voudrais bien la voir. » J'allai chercher Cantianille, et nous expliquâmes ensemble à Son Eminence les raisons de notre voyage. Il daigna nous écouter avec la plus grande bonté, nous disant qu'il allait en rendre compte au Saint-Père, et que, pour obtenir une audience, nous n'avions qu'à nous adresser au cardinal Pecca. « Vous ne pourrez être reçus avant dimanche, ajouta-t-il, mais vous le serez sans doute ce jour-là. » En effet, le secrétaire, auquel nous nous adressâmes, nous dit de retourner le lendemain savoir à quelle heure. Sa Sainteté nous recevrait. Inutile de dire combien nous étions heureux de ces premières démarches. Nous écrivîmes aussitôt à Auxerre que nous avions une audience du Saint-Père pour le dimanche suivant. C'était le vendredi...

Et le lendemain, une demi-heure avant le moment fixé, nous étions agenouillés au tombeau des saints apôtres, pour y remercier Dieu de ses faveurs. Cantianille, cependant, était extraordinairement triste ; Lucifer ne cessait de lui dire que nous n'obtiendrions pas d'audience. « Mais on nous l'a promise », lui disais-je. Néanmoins, elle craignait toujours, et, malgré moi, je craignais aussi ; Lucifer avait l'air si joyeux !...

(1) C'est ainsi qu'on désigne parfois les démons, à cause de l'influence qu'ils peuvent exercer sur les éléments, quand Dieu le leur permet.

Elle ne se trompait pas. Quelques instants après, au lieu de recevoir le billet d'audience, je fus introduit dans le cabinet de Son Eminence... « Monsieur l'abbé, me dit-il, le Saint-Père ne vous recevra, ni vous, ni Mme C... Il me charge de vous dire de vous soumettre à votre évêque ; retournez à Sens, entendez-vous avec lui, vous reviendrez ensuite... — Monseigneur, répondis-je, je reçois, avec le plus profond respect, la réponse de Sa Sainteté, mais je prie Votre Eminence de vouloir bien lui assurer que je ne suis pas un prêtre rebelle ; je ne l'ai jamais été, et ne veux jamais l'être. J'ai une affaire de la plus haute importance à exposer au Saint-Père. J'ai prié plusieurs fois mon évêque de l'examiner lui-même et de m'envoyer ensuite au Souverain-Pontife, mais il s'y est refusé. Son refus ne me décharge pas de l'obligation qui pèse sur moi, et que je viens remplir ici. Quant à retourner à Sens, ce serait d'abord un voyage inutile ; Monseigneur ne consentirait pas davantage à nous entendre, et puis, mes ressources ne me le permettent pas. » Et, comme il daignait m'écouter avec la plus grande bonté, je lui racontai une partie de notre affaire, et le rapport qui la rattache aux secrets de la Salette.

Son Eminence ne connaissait pas ce fait des secrets confiés aux bergers par la Sainte Vierge et par eux au Saint-Père ; mais Elle n'en comprit pas moins la gravité du motif qui m'amenait à Rome. « Il faut bien de la prudence pour cette affaire, me dit il, dans un siècle d'athéisme comme le nôtre. — C'est vrai, Monseigneur, répliquai-je ; aussi je demande l'examen le plus sérieux, car la première règle de la prudence, c'est de ne pas juger sans connaissance de cause. » Il en convint, me dit encore que mon évêque ne me chargeait nullement, dans sa lettre au Saint-Père, qu'il attaquait seulement Mme C... ; que pour lui il parlerait à Sa Sainteté de ce que je lui avais dit, de la précaution que j'avais prise d'amener mon père avec nous pour éviter tout scandale, et qu'il me rendrait réponse le lundi suivant.

J'étais resté plus d'une heure auprès de ce vénéré cardinal, et malgré le refus qu'il m'avait transmis, je sortais heureux. Il m'avait témoigné tant de bienveillance et écouté avec tant d'attention, que j'espérais beaucoup. « Ici, me disais-je, je trouverai donc des hommes sans préjugé qui sauront examiner et attendre avant de prononcer... » Et c'était tout ce que nous désirions.

Cantianille m'attendait dans une pièce voisine, séparée de celle où j'étais par un corridor et le cabinet du secrétaire. Je la trouvai toute joyeuse ; elle savait déjà, par la Sainte Vierge, la conversation que je venais d'avoir, et partageait mon espérance.

Le lendemain, nous reçûmes la réponse suivante :

« Sa Sainteté persiste dans sa détermination ; Elle ne vous recevra pas sans une autorisation de votre évêque... »

Que faire ?... J'écrivis aussitôt au Saint-Père une lettre dont voici le résumé :

« Avant mon départ, j'ai demandé plusieurs fois à mon évêque les autorisations nécessaires. Il ne m'a rien répondu ; inutile que je les lui demande de nouveau. En second lieu, mon évêque peut-il m'empêcher d'avoir recours au Saint-Siège ? Evidemment, non ;

car, s'il en avait le droit, ses sentences, même injustes, resteraient sans appel. Mais, s'il me faut néanmoins son autorisation pour parvenir au Saint-Père, cette nécessité équivaut justement à un droit qu'il n'a pas. De plus, mon évêque n'a pas examiné notre affaire ; or, admettre qu'un évêque peut prononcer ainsi sur une question, sans étude ni examen, c'est lui attribuer une infaillibilité que le Saint-Père ne réclame pas pour lui-même ; car, avant de prononcer sur une question, le Pape examine.

« Enfin, dans l'Eglise, il y a des choses qui ne relèvent que du Saint-Père ; celles, par exemple, qui intéressent, comme notre affaire, toute la catholicité. Sur une question de ce genre, un évêque ne peut pas prononcer en dernier ressort, et, s'il prononce, il faut que, malgré sa sentence, l'affaire soit soumise à son vrai juge. Or, si pour cela son autorisation est nécessaire, il s'en trouve, par là même, constitué le seul juge, puisqu'il lui suffira toujours de refuser son autorisation pour que cette affaire ne puisse être soumise à aucun tribunal. » Je terminais ma lettre en exprimant l'espoir que Sa Sainteté daignerait nous entendre. D'ailleurs, nous avions fait un long voyage, supporté bien des fatigues, sacrifié une partie de nos modestes ressources... Mme C... avait quitté ses enfants et exposé l'avenir de son institution, pour venir soumettre cette affaire à l'examen du Saint-Siège. « Votre bonté est trop grande, disais je au Saint-Père, pour que vous ne soyez pas touché de tant de sacrifices... »

Le lendemain, même réponse que la veille. « Inutile que vous persistiez, entendez-vous avec votre évêque. »

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

VISION TÉLÉPATHIQUE, RÊVES PRÉMONITOIRES, PRESSENTIMENTS

C'est le titre d'un travail que le colonel Collet a lu à la Société psychique de Nancy et que publie le bulletin de cette société. Le colonel Collet cite un certain nombre de fait curieux, celui-ci par exemple :

Je dois me reporter à l'époque lointaine de mon enfance. J'avais environ dix ans, j'étais grand pour mon âge, mais de complexion peu robuste. J'avais eu quelques accès de somnambulisme qui étaient devenus de moins en moins fréquents et avaient entièrement cessé.

Depuis longtemps, ma mère me promettait de me faire visiter les ruines du château féodal de Montfalcon (Isère), qui avaient fourni le sujet de plusieurs légendes dont on avait bercé notre enfance. Ces ruines étaient situées à quelques kilomètres de notre habitation, au milieu des bois de Chambaran qui sont sillonnés, dans tous les sens, par de nombreux sentiers difficiles à reconnaître. Ma mère connaissait parfaitement le chemin des ruines, quant à moi je n'avais jamais franchi la lisière du bois.

Un jour, pendant les vacances, ma mère me dit enfin : « Demain matin, à 5 heures, nous ferons une délicieuse promenade ; nous irons visiter les ruines de Montfalcon ; ce soir tu te coucheras de bonne heure. »

Ma joie était si grande qu'elle me tint éveillé une grande partie de la nuit ; je ne pensais qu'au plaisir du lendemain et je voyais déjà en imagination des ruines d'un aspect romantique dans le paysage le plus merveilleux du monde.

Je m'endormis, cependant, et je rêvai que ma mère et moi nous nous mettions en route pour aller à Montfalcon ; mais le paysage, vu en rêve, me paraissait assez vulgaire et ne répondait pas à l'image que je m'en étais faite. Nous suivions un large sentier, tantôt sous bois, tantôt dans les hautes bruyères et les genêts. Nous arrivions à une bifurcation du sentier ; là ma mère s'arrêtait en disant : « Je ne sais plus s'il faut suivre l'embranchement de droite ou celui de gauche » — « Prenons celui de droite, répondais-je sans hésiter, il conduit dans un petit vallon où coule un ruisseau dont l'eau est noire. Nous passerons ce ruisseau sur un arbre équarri qui sert de pont, non loin d'une hutte de charbonniers et d'un bouquet de bouleaux. » Nous prenions donc le sentier de droite et nous arrivions bientôt, en effet, au ruisseau et à son pont de bois. Le sentier continuait, en se dirigeant vers notre droite, c'est-à-dire au sud-est.

J'en étais là de mon rêve, lorsque je fus réveillé par ma mère : il était quatre heures et demie. Je m'habillai rapidement et nous partîmes par la plus belle matinée du mois d'août. Je ne pensais plus à mon songe interrompu ; mais en traversant les bois où je n'étais jamais entré auparavant, il me semblait reconnaître les détails caractéristiques du chemin et j'éprouvais une impression de « déjà vu » sans chercher, d'ailleurs, à m'en rendre compte. Tout à coup ma mère s'arrêta : nous étions bien à la bifurcation vue en songe. « Je ne sais plus s'il faut prendre le sentier de droite ou celui de gauche, dit-elle. » Alors, mon rêve me revenant très nettement à la mémoire, je lui répondis avec assurance, mais presque inconsciemment : « Prenons le sentier de droite, nous arriverons dans un vallon où coule un ruisseau dont l'eau paraît tout à fait noire et nous passerons ce ruisseau sur un arbre équarri qui sert de pont, non loin d'une hutte de charbonniers et d'un bouquet de bouleaux. »

Ma mère, très étonnée, me dit : « Mais comment peux-tu savoir cela, puisque tu n'es jamais venu ici ? » et son étonnement devint presque de la stupeur lorsque je lui répondis que j'avais vu tout cela en rêve. Elle refusa de le croire, prétendant que quelqu'un m'avait peut-être amené dans ces lieux à son insu ou que j'avais entendu parler des eaux noires, du pont, de la hutte et des bouleaux. Un peu plus tard elle acquit la conviction que je n'avais jamais vu les lieux autrement qu'en rêve ; mais elle resta persuadée que les détails locaux m'étaient apparus en songe, parce que j'en avais entendu parler auparavant.

Ma mère a souvent raconté ce fait comme étant extraordinaire et je l'ai souvent cité aussi ; mais toutes les hypothèses qui ont été faites pour l'expliquer ne m'ont jamais satisfait.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10